

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

MONTRAGUE

Comédie de R.F. Aebi

Créée le 6 octobre 2006
par la Comédie des Trèfles à Trois

© R.F. Aebi - SACD - SSA 2006

Tous droits réservés

Les personnages, par ordre d'entrée en scène :

Le narrateur Bertrand, vicomte de Millepertuis
Le marquis Jean de Montrague Henri la Diable
Frère René
Le duc Edward de Sunderland
Jacques, laquais du marquis de Montrague
Blanche de Montrague
Geneviève de Montrague
Madeline, servante de Mme de Montrague

-
- Lieux : Le salon d'honneur du château de Montrague. Le fond du parc du château de Montrague. Une clairière au fond des Bois de Chers.
- Décor : Des éléments apportés par des machinistes, ou par les acteurs eux-mêmes, pour marquer les différents lieux : un fauteuil, un tapis, un petit arbuste en pot, un élément de barrière.

Scène 1 [Le narrateur, Henri le Diable, Frère René, le duc de Sunderland, Jacques]

À l'ouverture du rideau, éclairs et coups de tonnerre.

Narrateur : Le fin fond des Bois de Chers. Le scénographe a prévu un décor somptueux pour cette profonde forêt. [Appelant] Machiniste ! Le décor somptueux !

Un machiniste entre, portant un arbrisseau en pot. Il le pose et repart en courant. Henri le Diable entre énergiquement, suivi de Frère René. Ils se bloquent.

Narrateur : À votre gauche, Henri le Diable. Gentilhomme ruiné reconverti dans le grand banditisme forestier. Hâbleur, fier, bagarreur, mais néanmoins homme d'honneur. À votre droite, Frère René qui serait une âme damnée s'il n'était un authentique moine rallié à la cause du premier. Ils vivent dans les Bois de Chers de rapines ou d'attaques plus substantielles. Ils n'agressent que les riches... parce que ça rapporte plus.

Henri et Frère René se débloquent.

Henri le Diable : Peste soit de ce temps pourri. Me voilà trempé comme une soupe.

Frère René : Pour moi, c'est la langue que je voudrais tremper dans le potage.

Henri le Diable : Tu as raison. J'entends mon estomac qui gargouille. N'as-tu rien dans ta besace ?

Frère René : Un pauvre morceau de mauvais pain et une vieille tranche de lard que je gardais pour des temps moins cléments.

Henri le Diable : Envoie le quignon et le bout de gras.

Frère René : Pas si vite, mon Prince, que me restera-t-il à moi ?

Henri le Diable : Le plaisir de savoir mon ventre content.

Frère René : Le mien m'importe tout autant.

Henri le Diable : Je te taquine, Frère René. Partageons !

Frère René : Partager pas grand-chose équivaut à n'avoir presque plus rien.

Edward, duc de Sunderland, très agité, arrive en courant sans regarder où il

va. Il entre en collision avec Henri. Il parle avec un accent anglais très approximatif.

- Henri le Diable : Hé ! Qu'est-ce que cela ? Une locomotive ?
- Frère René : Sûrement pas ! Elle ne sera inventée que dans un siècle et demi.
- Sunderland : Excuse me. Je tamponnai le tronche vôtre.
- Henri le Diable : Que baragouine-t-il ?
- Frère René : On dirait qu'il a l'accent « anglais ».
- Henri le Diable : Pas vraiment.
- Frère René : « Portugois » ?
- Henri le Diable : Sûrement pas.
- Sunderland : Je parler français. N'est-il pas ? « But » avec une légère intonation anglaise.
- Frère René : Légère ?
- Sunderland : [sans accent] La metteur en scène dit qu'il est très difficile de tenir un accent pendant toute la pièce, alors... puisque c'est perdu d'avance.
- Frère René : Cela ne nous dit pas pourquoi vous bousculez le monde. La forêt n'est-elle pas assez vaste ?
- Sunderland : Le forêt, « yes », le scène du théâtre, « no ».
- Henri le Diable : Monsieur, vous me percutâtes, pourriez-vous tout du moins me dire qui vous êtes ?
- Sunderland : To be or not to be.
- Henri le Diable : Eh bien, Monsieur "Ornot-Toubi", si je n'étais de bonne composition, vous seriez en train de rejoindre vos ancêtres.
- Sunderland : Je désolé bousculer vous. Goodbye !

Sunderland part un courant, fonçant comme un sanglier, la tête basse. Il se bloque.

- Narrateur : Edward, Jefferson, Andrew, duc de Sunderland. Français par sa mère, Anglais et pair par son père... du royaume... pair du royaume. A la fâcheuse habitude de tomber amoureux de tout ce qui porte jupon, ce qui le met dans des situations délicates. Agité en permanence comme le Channel par grosse tempête.

Sunderland se débloque et sort en courant. Du côté opposé, Jacques entre avec un panier. Il se bloque.

Narrateur : Jacques, laquais du marquis de Montrague dont vous ferez la connaissance plus tard.

Jacques se débloque.

Frère René : Un autre Anglois !

Jacques aperçoit les deux autres.

Jacques : Des bri-bri-gands !

Jacques fait demi-tour. Henri l'attrape par le col de son costume. Jacques continue à courir sur place.

Henri le Diable : Tu nous espionnes ?

Jacques : Non-non, Mon-sei-seigneur.

Frère René : Que fais-tu céans ?

Jacques : Je ra-ramasse des champi-pignons.

Frère René : Tu parles toujours comme ça ?

Jacques : Non-non, seulement quand j'ai la trou-trouille ¹. C'est très pratique pour l'auteur. Ça allonge les répliques sans avoir à trop se casser la tête. À la page trente, il en a déjà écrit quarante.

Frère René : D'où viens-tu... d'où viens-tu ?

Jacques : Du châ-château de mon maî-maître.

Henri le Diable : De ton maî-maître ?

Jacques : Et même de mon maî-maître quatre-vingt. C'est un grand pe-personnage.

Henri le Diable : Ton museau me rappelle quelque chose.

Jacques : Impo-possible. Je ne fréquente pas si souvent la fo-forêt.

Henri lâche Jacques qui part ventre à terre et s'écrase sur Sunderland qui entre en courant, toujours la tête basse.

Jacques et Sunderland : Aïe !

Frère René : Il y a vraiment trop de monde par ici.

¹ Ce mot n'apparaît qu'à la fin du XIXe siècle.

Sunderland : Il est.

Jacques : On devrait virer le public. On pourrait jouer dans la salle.

Jacques sort en courant. Sunderland repart et bloque devant Henri.

Sunderland : [prononcer « pardonne mi »] Pardon me, je oublier une importante chose.

Sunderland sort, toujours en courant la tête basse.

Frère René : [d'un air détaché] Quelle agitation pour le fin fond d'une forêt !

Henri le Diable : N'essaie pas de distraire mon attention, mon estomac me rappelle à son bon souvenir.

Frère René : Or donc.

Henri le Diable : Jette le pain et le lard.

Frère René : Nous n'avons que ça. Je ne vais pas les jeter.

Henri le Diable : Jette-les moi dans les mains, coquin.

Frère René : Je préfère partager d'abord.

Henri le Diable : N'oublie pas que tu parles à un homme d'honneur.

Frère René : L'homme a certes de l'honneur, mais je ne suis pas sûr de ses entrailles.

Frère René partage le pain et le lard, en lance la moitié à Henri. Ils mâchent.

Henri le Diable : J'enrage ! Mon félon de frère, Jean de Montrague, m'a dépossédé de mon bien. Je suis l'aîné et, par un tour de fourberie, il m'a volé mes terres.

Frère René : Votre discours est d'une clarté pour le moins relative.

Henri le Diable : Tu sais tout cela, mais [montrant le public] eux... là... ne sont pas au courant. Henri et Jean, Jean et Henri, deux frères qui étaient liés par le cœur... À la mort de notre père, cet infâme Jean, avec l'aide d'un notaire véreux, exhiba une lettre, fausse évidemment, prouvant que j'étais son cadet. Il s'empara de tout et me jeta dehors.

Frère René : Disons plutôt que vous êtes sorti par vous-même... de dépit. [Fouillant dans ses poches ou dans son sac] Voilà encore un bout de saucisse...

Henri le Diable : D'ailleurs, j'ai un plan.

Frère René : [suppliant] La saucisse !

Henri le Diable : Et tu en es le pivot.

Frère René : Moi ?

Henri le Diable : Un faux homme de loi remettra la justice en place. Tu tiendras ce rôle.

Frère René : Moi ?

Henri le Diable : Toi-même. Écoute et essaie de comprendre : faute d'acteurs se ressemblant assez, notre metteur en scène me fait jouer les personnages des deux frères. Je ne puis donc être dans le même temps et au même endroit... et Henri et Jean. Tu me suis ?

Frère René : Où cela ?

Henri le Diable : Dans mon raisonnement.

Frère René : Des deux pieds. Mais il y a une impossibilité majeure dans votre plan.

Henri le Diable : Laquelle ?

Frère René : Nous sommes bien d'accord que l'action que vous proposez serait fourberie, tromperie, mensonge.

Henri le Diable : D'un certain point de vue...

Frère René : Je ne puis m'y engager.

Henri le Diable : Et pourquoi ?

Frère René : Je suis homme d'Église, il m'est donc impossible de mentir.

Henri le Diable : Ces scrupules te viennent donc de ton état ecclésiastique ?

Frère René : Parfaitement !

Henri le Diable : Et d'où sort-il ton état ecclésiastique ?

Frère René : Il sort de... du fait...

Henri le Diable : Du fait que tu portes la bure des moines.

Frère René : Est-ce que, par le plus grand des hasards, Monsieur, vous seriez en train d'insinuer que je serais un saint homme de pacotille ?

Henri le Diable : C'est un peu le sens de ce que je disais.

Frère René : Et croyez-vous, Monsieur, que je laisserai mettre en doute ma bonne foi, celle que j'ai en la Sainte Eglise, sans réagir vertement ?

Henri le Diable : Certainement pas.

Frère René prend deux longs bâtons qui traînent par là.

Frère René : [très menaçant] Or donc, Monsieur, je vais vous fendre le crâne.

Frère René lance un des deux bâtons à Henri.

Henri le Diable : Et moi, faux chanoine, je vous briserai les jambes, ce qui vous empêchera de courir la gueuse.

Frère René : En garde, faux frère.

Henri le Diable : Je vous retourne le compliment.

Narrateur : Ils se battent pour le bonheur du public et tant pis pour la metteur en scène qui a horreur de ça.

Ils se battent en poussant des « han », des « tiens », des « houmpf ». À la fin, ils se ratent et tombent dans les bras l'un de l'autre en riant.

Henri le Diable : Ah !... Quel plaisir de se colleter entre amis !

Frère René : Si je n'avais glissé, je vous aurais occis pour de bon. À quoi avez-vous échappé !

Henri le Diable : Tu plaisantes ? À deux doigts, ta tonsure se transformait en cratère sanguinolent.

Frère René : Vous êtes bien sûr de vous, alors même que vous perdiez pied.

Henri le Diable : Quoi ? Tu cédaï puce par puce.

Frère René : Si fait ?

Henri le Diable : Si fait !... Tu vas voir.

Ils recommencent leur combat qui finit de la même façon.

Henri le Diable : Suffit ! Je perds le souffle.

Frère René : Vous vous rendez donc ?

Henri le Diable : Je me rends à l'évidence, oui ! Tu es un fameux batailleur.

Frère René : Vous-même n'avez de leçon à recevoir de personne.

Henri le Diable : [tendrement] Mon bon René !

Frère René : [même jeu] Mon cher Henri !
Henri le Diable : [même jeu] Je t'aime bien.
Frère René : [même jeu] Vous êtes mon ami.
Henri le Diable : [avec suavité] Tu feras ce que j'ai prévu ?
Frère René : [même jeu] Il suffit de le demander comme il faut.
Henri le Diable : [ton du commandement] Alors, vas-y sur l'heure et ne traîne pas !
Frère René : À vos ordres, mon capitaine !

Ils sortent à l'opposé l'un de l'autre en riant. Le machiniste vient rechercher l'arbrisseau.

Scène 2 [Le narrateur, Geneviève de Montrague, le duc de Sunderland, le vicomte de Millepertuis et Jacques]

Narrateur : Le fond du parc du château de Montrague. Sous les sombres frondaisons... Ho ! L'éclairagiste ! Sous les sombres frondaisons...

L'éclairage baisse. Le décor se teinte de vert. Geneviève entre et se bloque.

Narrateur : C'est mieux ! Sous les sombres frondaisons, donc, Geneviève de Montrague, fille du marquis et de la marquise du même nom... forcément... apparaît, mélancolique et pâle.

Geneviève se débloque et repart en sautillant et en chantant à tue-tête.

Geneviève : Il pleut, il pleut, bergè-re
Et ron et ron, petit patapon,
Il pleut, il pleut, bergè-re,
Ren-tre tes blancs moutons, ton-ton.

Narrateur : J'ai dit « mélancolique ».

Geneviève : Scusez, j'étais distraite. Je sais pas pourquoi, mais j'ai chaque fois la trouille de me planter avec cette chanson : elle est pas facile.

Narrateur : Bon, ben... reprenez !

Geneviève sort très rapidement et entre aussitôt en traînant les pieds et en chantant doucement et lentement.

Geneviève : Il pleut, il pleut, bergè-re
Et ron et ron, petit patapon,
Il pleut, il pleut, bergè-re,
Ren-tre tes blancs moutons, ton-ton.

Narrateur : C'est mou et on n'entend rien.

Geneviève : Faudrait savoir « c'que » vous voulez !

Narrateur : Oui, bon, ça va ! Continuez.

Pendant la réplique suivante, Geneviève va s'asseoir d'un côté de la scène.

Geneviève : Je suis mélancolique et pâle. La vie n'est point gaie dans cette province retirée. Quel sera mon avenir ? Châtelaine ou vieille fille ? Il eût été convenant que je me mariasse, mais encore eût-il fallu que des prétendants se présentassent. [Au narrateur] Vous êtes sûr que je dois dire ça ?

Narrateur : Oui ! Il faut faire XVIIIe.

Geneviève : Ça n'alourdit pas un peu... mariasse, présentassent... ?

Narrateur : Vous n'êtes pas l'auteur.

Geneviève : [reprenant son rôle] Le seul parti, éventuellement convenable, est ce vicomte de Millepertuis, le fils de l'ennemi de mon père. On veut que j'épouse ce vieux barbon de chevalier de Maisonnoire. [Elle prend une pose très tragique et dit la phrase suivante à la manière du XIXe] Oh ! Sort cruel ! Pourquoi donc suis-je née pour vivre ainsi ?

Geneviève sort un mouchoir et pleure bruyamment.

Narrateur : Ne forcez quand même pas trop.

Geneviève : [en s'essuyant les yeux] Il faut ce qu'il faut.

Sunderland entre comme d'habitude. Il se laisse tomber brutalement sur un siège à l'opposé de Geneviève.

- Sunderland : I'm tired... very tired. Why ?
Narrateur : Je suis fatigué, très fatigué. Pourquoi ?
Sunderland : What a vain agitation !
Narrateur : Que de vaines agitations !
Sunderland : [au narrateur] Dites ! On pourrait pas passer en version doublée. Ça risque de devenir lassant.
Narrateur : Why not ? Heu... pourquoi pas ?

Pendant les répliques suivantes, Geneviève et Sunderland parlent sans s'entendre, ni se voir.

- Sunderland : [reprenant son rôle] Je n'en sais la raison, mais je sens comme une lassitude qui m'envahit.
Geneviève : Un profond accablement me gagne.
Sunderland : Un abattement pénétrant me submerge.
Geneviève : Une noire humeur m'inonde.
Narrateur : Oh, les enfants ! On se secoue ! Le rythme baisse, là. Le public va s'endormir.
Sunderland : O.K. !... Oh pardon... d'accord !

Sunderland se lève et commence à tourner en rond.

- Sunderland : Ventre-saint-gris, qu'est-il donc advenu de ce damné papier ? Si je ne le retrouve point sur l'heure et surtout... surtout... si quelqu'un d'autre met la main dessus avant moi, c'en est fait de la réputation sans tache de... [Apercevant Geneviève] Oups ! Une bergère !
Geneviève : Il pleut, il pleut, bergè-re
Et ron et ron, petit patapon...
Sunderland : C'est bien ce que je disais : une bergère. [À Geneviève] Hello, belle bergère ! Quel gracieux patapon² vous avez.
Geneviève : C'est à moi que vous parlez, Monsieur ?

² Le mot « patapon » n'existe pas. Sunderland l'utilise pour « popotin ».

Sunderland : Je suis sûr que votre nom correspond parfaitement à votre charmant minois.

Geneviève : Quant à moi, Monsieur, je n'entends pas un traître mot de votre discours.

Sunderland : Comment t'appelles-tu, belle enfant ?

Geneviève : En premier lieu, rien ne vous autorise à me tutoyer et en second lieu, on m'a appris à ne point m'entretenir avec des inconnus qui... qui me sont étrangers.

Sunderland : Je suis le duc de Sunderland... Edward de Sunderland.

Narrateur : Geneviève s'enfonce dans une profonde réflexion.

Geneviève s'enfonce dans une profonde réflexion. Sunderland regarde le public, puis Geneviève.

Sunderland : You-hou ! Êtes-vous toujours là ?

Geneviève : ...

Sunderland : Avez-vous un problème ?

Geneviève : Certes... Je ne dois pas parler à des inconnus.

Sunderland : Vous l'avez dit.

Geneviève : Votre nom est...

Sunderland : Edward de Sunderland.

Geneviève : Donc, il ne serait point faux d'affirmer que, dès maintenant, je le connais... votre nom.

Sunderland : C'est juste.

Geneviève : Si je sais votre identité, êtes-vous un inconnu ?

Sunderland : Nenni.

Geneviève : Donc, je puis vous parler.

Sunderland : J'en suis heureux.

Geneviève : Il y a un autre problème.

Sunderland : Lequel ?

Geneviève : Je n'ai rien à vous dire.

Sunderland : C'est fâcheux.

Narrateur : C'est très fâcheux. Une pièce où les personnages n'ont rien à se dire... ça tourne court.

Sunderland : Belle bergère...

Geneviève : Je ne suis point bergère.

Sunderland : Nous voilà bien ! Chaque fois que je cherche à entamer la conversation, vous la bloquez. Ce qui n'enlève rien à votre charme. [Au narrateur] C'est assez bête, c' que je dis là.

Narrateur : On vous demande de jouer votre rôle, pas de commenter le texte.

Geneviève : Monsieur, tenteriez-vous de me séduire ?

Sunderland : Ma foi ...

Geneviève : Eh bien, vous perdez votre temps. Mon cœur est pris. [Au public] Ce n'est pas tout à fait vrai, mais j'ai découvert dans une saine lecture que c'était un bon truc pour émoustiller le soupirant.

Sunderland : [tournant les talons] Vous m'en voyez navré. Le bonjour, Mademoiselle, je vous quitte. [Au public] Ce n'est pas vrai du tout, mais j'ai appris, par expérience, que c'était un bon truc pour troubler la tourterelle.

Geneviève : Attendez !

Sunderland : Oui ?

Geneviève : Demeurez un moment, Monsieur. Les distractions sont rares par ici.

Sunderland : Alors, un moment seulement.

Geneviève s'approche de Sunderland et l'examine attentivement.

Sunderland : Que faites-vous donc ?

Geneviève : L'expertise de la marchandise.

Sunderland : [amusé] Et alors... le résultat ?

Geneviève : Vous n'êtes plus de prime jeunesse.

Sunderland : [déçu] C'est vrai, mais...

Geneviève : Il y a là quelques rides qui ne trompent pas.

Sunderland : Oui, je sais, mais...

Geneviève : Le visage est le miroir de l'âme... Non, Monsieur, non ! Vous n'êtes décidément désirable en rien.

Sunderland : Comme vous y allez...

Geneviève : Il n'est point dans mes habitudes de tourner cent fois autour du puits.

Sunderland : Et mon esprit ?

Geneviève : Je n'en puis juger.

Sunderland : Pourquoi ?

Geneviève : Je ne vous connais pas. Cependant...

Sunderland : Cependant...

Geneviève : Je dois témoigner ici que vous êtes, Monsieur, très aimable, mais point fait pour moi.

Sunderland : Voilà qui est clair.

Geneviève : Croyez que j'en suis tout à fait désolée.

Sunderland : Il n'y a là rien de grave. Il se trouve que je suis, moi-même, fort épris.

Geneviève : Je vous ai dit que je ne...

Sunderland : Point de vous, Mademoiselle, mais d'une dame charmante, brillante, de grande noblesse de cœur et d'esprit.

Geneviève : Son âge, quel est-il ?

Sunderland : Celui d'être votre mère, je dois l'avouer. Serez-vous néanmoins mon amie ?

Geneviève : S'il vous plaît.

Sunderland : Je vais donc vous révéler le nom de l'objet de ma passion. Elle se nomme...

Geneviève : Oui ?

Sunderland : Elle se nomme...

Geneviève : Eh bien, décidez-vous.

Sunderland : N'y a-t-il personne qui nous entende ?

Geneviève : À part une salle remplie de public, du moins je l'espère, il n'y a personne.

Sunderland : C'est... c'est...

Geneviève : Hâtez-vous ! L'attente est insupportable.

Sunderland : C'est la marquise de Montrague.

Geneviève : [stupéfaite] Non ?

Sunderland : Que si !

Geneviève : [en aparté] Ma mère... [À Sunderland] La marquise de Montrague... d'ici... à côté ?

Narrateur : Le vicomte de Millepertuis, jeune homme imbu de lui-même. Il est le fils d'un comte que n'apprécie guère le marquis, père de

Geneviève... Hé ! Ho ! Il vient ce vicomte ?... Oh pardon ! C'est moi qui joue le rôle.

Le narrateur se précipite sur scène.

Le vicomte : [à Sunderland] Monsieur, je vous prie de cesser sur le champ.
Geneviève : Oh non ! Le revoilà !
Sunderland : Est-ce à moi que vous vous adressez, jeune homme ?
Le vicomte : Évidemment... à qui d'autre ? Je réitère donc : cessez sur le champ.
Sunderland : Quoi donc ?
Le vicomte : Je vous observe depuis un moment. Vous faites du gringue à ma promise.
Geneviève : Je t'interdis de dire cela.
Le vicomte : Et pourquoi, je te prie ?
Geneviève : Parce que le mot « gringue » n'apparaît, dans cette acception, qu'au début du XXe siècle et que nous n'en sommes qu'au XVIIIe.
Sunderland : Quoi qu'il en soit, je n'ai point de leçon à recevoir d'un freluquet.
Le vicomte : [furieux] Quel mot avez-vous employé ?
Sunderland : Freluquet.
Le vicomte : [calmement] Est-il bien d'époque ?
Sunderland : 1609. C'est du moins ce que prétend le Petit Robert.
Geneviève : Pourriez reprendre, on n'y comprend goutte ?
Sunderland : Je n'ai point de leçon à recevoir d'un freluquet.
Le vicomte : [furieux] Savez-vous, Monsieur, ce qu'il en coûte d'insulter le vicomte de Millepertuis ?
Geneviève : Ah non ! Vous n'allez pas vous battre !

Jacques entre en courant.

Jacques : Madame de Montrague vous cherche partout.
Sunderland : [à part] Madame de Montrague ?
Geneviève : Jacques, je te suis. Il convient, en toutes occasions, d'obéir à sa mère.

Sunderland : [à part, stupéfait] Sa mère ?

Jacques et Geneviève sortent.

Sunderland : La marquise... sa mère !

Le vicomte : Monsieur, allez-vous me répondre ?

Sunderland : Ne voyez-vous point que vous m'importunez ? J'ai d'autres choses en tête.

Le vicomte : Que quoi ?

Sunderland : Que les lubies d'un freluquet.

Le vicomte : Stop ! [Changeant de ton] Nous repassons en version originale.

Sunderland : Oh non !...

Le vicomte : [même jeu] C'est ce que veut l'auteur.

Sunderland : My God ! Comment dit-on « freluquet » en anglais ?

Le vicomte : « Friliouquette ».

Sunderland : Vous êtes sûr ?

Le vicomte : [à l'anglaise] Sure.

Sunderland : Mister, you are a « friliouquette ».

Le vicomte : [reprenant son ton de vicomte] Et vous, un godelureau.

Sunderland : What ?

Le vicomte : A « godliourotte ».

Sunderland : Aoh ! Shocking !

Le vicomte : And toc !

Sunderland : That exige reparation.

Le vicomte : Je suis votre homme.

Sunderland : Me too.

Le vicomte : Allons nous battre en coulisse !

Sunderland : Why ?

Le vicomte : Parce que la metteur en scène a horreur de régler ce genre de truc.

Sunderland : O.K. !

Le vicomte : Après vous !

Sunderland sort vivement. Le vicomte rejoint la place du narrateur.

**Scène 3 [Le narrateur, Mme de Montrague, Jacques, Sunderland,
puis le marquis]**

Narrateur : La salle d'honneur du château de Montrague... [Appelant]
Machiniste !

Le machiniste apporte un tapis et sort..

Narrateur : Oui, je sais, ça fait un peu minable,...

Pendant la réplique suivante, le machiniste revient avec un fauteuil qu'il pose et il ressort.

Narrateur : ... mais d'abord notre subvention ne nous en permet pas plus et ensuite, le Seigneur de Montrague est ruiné depuis longtemps. D'ailleurs, le voici... Jean, marquis de Montrague.

Entrée de la Marquise de Montrague.

Narrateur : J'ai dit : « ...le voici... Jean, marquis de Montrague ».

Mme de Montrague : Je n' suis pas sourde. Je sais pas où il est.

Narrateur : Je vous jure. C'est pas des conditions de travail. Marchez.

Mme de Montrague : Pardon ?

Narrateur : Marchez !

La Marquise fait quelques pas.

Narrateur : Bloquez-vous.

Mme de Montrague : Faudrait savoir !

Narrateur : Faites ce que je vous dis !

La Marquise se bloque.

Narrateur : Blanche de Montrague, marquise de son état, maîtresse de ces

lieux.

Mme de Montrague : Ouais, ben y a pas d' quoi être fière... Je peux bouger ?

Jacques entre surexcité.

Jacques : Madame la Marquise ! Il y a là, au bas de l'escalier en ruine, un fou qui bouscule tout le monde et qui ne parle pas comme nous autres.

Mme de Montrague : Est-il noble ?

Jacques : Je ne sais.

Mme de Montrague : Est-il bien mis ?

Jacques : Bof !

Mme de Montrague : Est-il beau ?

Jacques : Il me semble que...

Mme de Montrague : Fais-le entrer !

Jacques sort en courant. La marquise se repoudre. Sunderland entre toujours de la même façon. Il freine devant la marquise avant de la renverser.

Sunderland : [prononcer "pardonne mi »] Pardon me, Lady, je allais "culbiouter" vous.

Mme de Montrague : [charmeuse] Mais faites, Monsieur, faites.

Sunderland se jette à genoux et prend la main de Mme de Montrague.

Sunderland : I have a problem. Je suis étant amoureux... « éperdioument ».

Mme de Montrague : [même jeu] Je sais, vous me l'avez déjà dit voici longtemps. Ce n'est pas un problème, très cher.

Sunderland se relève et fait une révérence en parlant. Il se jette à nouveau aux pieds de la marquise.

Sunderland : Je me rendre effectivement au pouvoir de « Quioupidonne ».

Mme de Montrague : « Quioupidonne » ?

Sunderland : One little baby joufflu with « ouane » arc and « ouane » flèche. Je suis épris de vous. N'est-il pas ?

Mme de Montrague : Oui !... Il est. Relevez-vous, Duc, vous frisez le ridicule.

Sunderland se relève d'un bond.

Sunderland : J'ai un secret. Un document very important a été « perdiou ».

Mme de Montrague : [s'en moquant prodigieusement] Comme c'est intéressant.

Sunderland : Vous compromettre, il peut.

Mme de Montrague : [inquiète] Vraiment ?

Sunderland : Je demandais à moi si vous n'aviez pas égaré la chose ici même.

Mme de Montrague : Quelle curieuse idée ?

Jacques entre en courant, surexcité.

Jacques : Madame ma Maîtresse ! Alerte !

Mme de Montrague : Jacques, sont-ce des manières d'entrer, quand des gens de qualité s'entretiennent courtoisement ?

Jacques : Il y a urgence.

Sunderland : Le valet de mon voisin est moins stylé que le laquais de ma sœur.

Mme de Montrague : Pourquoi dites-vous ça ?

Sunderland : Chez nous, in England, les serviteurs ont plus de respect pour leurs maîtres.

Mme de Montrague : [à Jacques] Tu entends, maraud !

Jacques : Ce que j'entends, c'est Monsieur le Marquis.

Mme de Montrague : Que dis-tu ?

Jacques : Comme dirait l'Anglois, ce n'est point le fait des valets de se mêler des affaires des maîtres. Toutefois, si Monsieur le Marquis arrive et qu'il trouve ledit Anglois en douce conversation avec Madame la Marquise, ça va faire du vilain.

Sunderland : Il a raison, goodbye, Lady !

Sunderland part en courant tête basse. Il fonce sur Jacques qui l'évite de justesse par un bond de côté. Ils sortent chacun d'un côté.

Narrateur : Le duc de Sunderland sort en courant.

Sunderland revient sur scène.

Sunderland : C'est déjà fait... Il est.

Sunderland sort à nouveau. Le marquis de Montrague entre de l'autre côté. Son costume est élimé, sa perruque à moitié défaits. Il se bloque.

Narrateur : Enfin, le voilà ! Jean, Marquis de Montrague. Il fut jadis à la cour et n'y gagna rien. L'état de son costume montre à l'évidence que sa fortune a fondu depuis longtemps. Il est néanmoins très conscient de son rang.

Le marquis se débloque.

Le marquis : Souffrez, Madame, que je vous pose une question.

Mme de Montrague : Je souffre, je souffre.

Le marquis : À qui est cette voix que j'entendis céans ?

Mme de Montrague : [très empruntée] Une voix... quelle voix ?... Celle de ce vaurien de Jacques. Je n'en vois nulle autre.

Le marquis : Madame, dussé-je manquer à mes devoirs, je dirais que vous cherchez à me mener en bateau.

Mme de Montrague : Je ne cherche en rien... à quoi que ce soit.

Le marquis : Vous avez un caractère...

Mme de Montrague : [menaçante] Un caractère ?

Le marquis : Trempé.

Mme de Montrague : Évidemment, il pleut des seilles.

Le marquis : Madame, je préfère me draper dans ma dignité et vous quitter.

Le marquis sort la tête très haute.

Scène 4 [Geneviève de Montrague, Madame de Montrague, Madeline]

Geneviève entre, Elle tient une broderie.

Mme de Montrague : Eh bien, Geneviève, voilà une mine qui ne respire pas la plus

grande gaieté.

Geneviève : Ma mère ! Comment pourrais-je ne pas sombrer dans la mélancolie, quand vous voulez, avec mon père, que j'épouse le chevalier de Maisonnoire ?

Mme de Montrague : C'est un bon parti, il est riche. Il pète de santé.

Geneviève : Il est vieux.

Mme de Montrague : Pas tant que ça. Il est encore bel homme. Nombre de jouvenceaux pourraient le jalouser. Il n'est peut-être plus de première jeunesse, mais il n'y paraît pas... Il a, certes, une jambe plus courte que l'autre et, par conséquent, il boite très bas.

Geneviève : Son œil gauche est fermé par une énorme verrue.

Mme de Montrague : Ce qui peut être avantageux. Pour surveiller sa maisonnée, s'il ne dort que d'un œil, c'est certainement de l'autre, du coup il ne voit rien de ce qui se passe chez lui.

Geneviève : Il pue.

Mme de Montrague : Comment ?

Geneviève : Il dégage une odeur putride.

Mme de Montrague : Une épouse ne doit pas s'attacher à ce genre de détails. Nous avons un nez, comme tout un chacun, mais nous pouvons le boucher. En outre, il se dit, dans le monde, que le chevalier de Maisonnoire est un homme porté sur la plus grande propreté. Il prendrait un bain tous les deux ans, à la Noël.

Madame de Montrague n'écoute pas ce que lui dit sa fille.

Geneviève : Son nez exsude en permanence un liquide poisseux et jaunâtre.

Mme de Montrague : Sa bourse est pleine de bons écus.

Geneviève : De longs poils disgracieux lui sortent des oreilles.

Mme de Montrague : Ses terres sont riches et vastes.

Geneviève : Il a les dents gâtées, toutes noires.

Mme de Montrague : Son château est l'un des plus importants de la région.

Geneviève : Son haleine tue les mouches à vingt mètres de distance.

Mme de Montrague : On dit qu'il a des intérêts dans une compagnie de transport maritime très prospère.

Geneviève : C'est sans doute pour cela qu'il exhale constamment une odeur de poisson pourri.

Mme de Montrague : Je constate avec plaisir, ma fille, que vous êtes fort bien disposée envers lui. Je vais de ce pas en informer votre père. L'affaire est en bonne voie, d'autant plus que, chez les femmes, Monsieur de Maissonnoire apprécie plus l'esprit que la beauté et vous n'en êtes point dénuée.

Madame de Montrague sort très rapidement, mais dignement

Geneviève : [tristement] Comment peut-on s'entendre avec ses parents quand eux-mêmes sont sourds comme des pots ?

Entrée énergique de Madeline. Elle se bloque.

Narrateur : Madeline, la servante et l'épouse de Jacques. Elle règne sur la cuisine et la basse-cour... c'est-à-dire sur Charlotte, la seule poule qui reste. Elle a le caractère vigoureux... Madeline, pas la poule... ce qui ne l'empêche pas d'éprouver une tendre affection pour Geneviève.

Madeline se débloque.

Madeline : [appelant] Jacques ! [Apercevant Geneviève] Mademoiselle Geneviève, quelle triste mine vous faites !

Geneviève : Je ne vois pas pourquoi je devrais sauter de joie à l'idée de devenir l'épouse de cet affreux chevalier de Maissonnoire.

Madeline : Quelle horreur !... Mais, dites-moi, n'aime-t-il pas surtout les femmes d'esprit ?

Geneviève : Si fait.

Madeline : Ça tombe bien, il ne voudra pas de vous. Vous êtes sottre comme une caillette.

Geneviève : Que dis-tu ?

Madeline : Vous avez de l'esprit ? Eh bien... perdez-le.

Geneviève : Quoi donc ?

Madeline : L'esprit. Devenez aussi sottre qu'une caillette.

Geneviève : A-t-on jamais ouï pareil prodige ?

Madeline : Parfois... avec l'aide d'un solide bâton.

Geneviève : Un bâton qui rend nigaude ?

Madeline : Non le bâton lui-même, mais le coup que l'on porte grâce à lui sur le crâne... Ne bougez point d'ici, je vais en quérir un beau et je reviens vous en frapper la caboche.

Narrateur : Madeline va chercher un énorme gourdin. Elle en frappera violemment Geneviève.

Geneviève : Ça ne va pas ? C'est pas prévu dans le texte.

Narrateur : Je plaisante.

Fausse sortie de Madeline.

Geneviève : [peu rassurée] Hé ! Tu veux m'estourbir ?

Madeline : Que nenni ! Le proverbe dit : « Il faut avoir de l'esprit pour faire la bête ³ ». Vous y réussirez donc fort bien. [Regardant vers une coulisse] Voici votre mère. Nous allons éprouver l'artifice.

Entrée de Madame de Montrague.

Mme de Montrague : Vous êtes toujours là, ma fille ?

Geneviève : Oui, Madame. Comme on dit justement : si je suis là, c'est que je ne suis pas ailleurs.

Mme de Montrague : Il fait un temps exécrationnel.

Geneviève : C'est bien vrai. D'ailleurs, quand il pleut, de l'eau tombe du ciel.

Mme de Montrague : [étonnée] Certes... Vous êtes toujours à votre ouvrage ?

Geneviève : Quel ouvrage ?

Mme de Montrague : Mais enfin, celui que vous tenez. [À Madeline] Qu'a-t-elle donc à présent ?

Madeline : Votre fille, Madame, a glissé... est tombée et... s'est tapé le carafon sur... sur les carreaux. Voilà !... C'est ça : sur les carreaux. Depuis, elle déparle comme une oie... Je... Je dois aller en cuisine pour... pour cuisiner.

Madeline sort en courant.

Mme de Montrague : [à part] Voilà qui est fâcheux : Geneviève bécasse... Le chevalier de Maisonnoire n'en voudra plus et... adieu les écus. [À Geneviève] Souffrez-vous ?

³ Proverbe inventé.

Geneviève : Est-ce à moi que vous parlez, Madame ?

Mme de Montrague : Nous ne sommes ici que vous et moi.

Narrateur : Vous oubliez le narrateur.

Mme de Montrague : Il n'est pas dans l'action.

Narrateur : C'est juste.

Mme de Montrague : Si vous ne cessez d'interrompre, nous ne sommes pas prêts d'être au bout. Je disais donc : [à Geneviève] Nous ne sommes ici que vous et moi.

Geneviève : Que vous et... Oui... À qui donc causiez-vous ?

Mme de Montrague : [perdant patience] Soit à vous, soit à moi-même.

Geneviève : Et... ce que vous vous disiez était-il bien intéressant ?

Mme de Montrague : [à part] Seigneur ! Pour le coup, elle est devenue complètement stupide. [Inquiète, à Geneviève] Savez-vous qui je suis ?

Geneviève : À voir votre tournure, une personne de qualité, sans aucun doute.

Mme de Montrague : Oui, mais... quel est mon nom ?

Geneviève : C'est selon.

Mme de Montrague : [de plus en plus inquiète] Selon... quoi ?

Geneviève : Madame ma Mère, quand je m'adresse à vous, Madame de Montrague, quand c'est un étranger, ma Maîtresse, quand c'est Jacques ou Madeline. Pour ce qui est de mon père, je ne sais par quel petit nom il vous appelle dans l'intimité, ce n'est pas l'affaire des enfants... Ma biche, peut-être... ou... mon oiseau de paradis... ou encore... ma chevrette adorée... Encore que là, ça m'étonnerait.

Mme de Montrague : [à part] Elle est idiote, mais pas complètement. [À Geneviève] Je vais annoncer la chose à votre père.

Geneviève : Annoncer quoi ?

Mme de Montrague : Que vous êtes... qu'un fâcheux accident... cela ne vous regarde pas. Allez donc dans votre chambre finir votre ouvrage.

Geneviève sort rapidement.

Scène 5 [Le marquis et Mme de Montrague, puis Jacques, puis Geneviève]

De temps en temps, éclairs et tonnerre. Le marquis entre.

Mme de Montrague : Mon Ami, vous voilà fort à propos. Rendez-vous à l'évidence. Hier, je doutais que nos affaires fussent dans la mauvaise voie, aujourd'hui la chose est plus claire que l'eau du ru. [Au narrateur] Croyez-vous que tous les gens savent ce qu'est un ru ?

Narrateur : Ceux qui font des mots croisés, oui.

Mme de Montrague : Vous voilà mis comme le plus gueux de vos vilains. Quant à moi, je n'ose plus me mirer dans ma psyché de peur de voir une sorcière enguenillée.

Le marquis : Vous m'en voyez marri.

Mme de Montrague : Précisément, vous l'êtes.

Le marquis : Quoi donc ?

Mme de Montrague : Mon époux et je ne saurais souffrir que vous restiez là à vous lamenter sur notre sort.

Jacques entre très agité.

Jacques : Monsieur, Madame !

Le marquis : Qu'est-ce là ? Je t'ai dit cent fois, maraud, de faire une courbette quand tu entres.

Jacques exécute très rapidement trois courbettes.

Narrateur : Une seule courbette. Il a dit : une courbette.

Jacques exécute une nouvelle courbette.

Jacques : Notre Maîtresse, c'est pour le dîner.

Le marquis : Est-il sot, cet âne ! Faudra-t-il que je te fasse entrer à coup de masse dans le crâne que nous avons un rang à tenir et que la personne que voilà n'est pas « Notre Maîtresse », mais « Madame la Marquise ».

Jacques : Elle n'est point notre maîtresse ?

Le marquis : Que nenni.

Jacques : Assurément ?

Le marquis : Assurément.

Jacques : Alors qui donc l'est ?

Le marquis : L'est quoi ?

Jacques : Notre maîtresse.

Le marquis : C'est elle.

Jacques : Qui... elle ?

Le marquis : Madame la Marquise.

Jacques : Mon Maître, avec toute la déférence que je vous dois, puisque, précisément, vous l'êtes, mon maître, je n'entends rien à votre baragouinage.

Mme de Montrague : Est-il insolent, ce rustaud !

Jacques : [à la marquise] Si vous n'êtes point ma maîtresse, je n'ai pas de respect à vous devoir. Et d'une ! Quant au discours de notre maître, la confusion le dispute à l'incohérence. On croirait entendre le chapelain quand il a abusé du vin de messe. Et de deux ! Si je ne conviens plus à votre service, rien n'interdit que vous cherchiez un autre valet, mais vous n'êtes point prête de le trouver qui accepte des gages tombant aussi souvent que la foudre et minces comme des racines de topinambour. Et de trois !

Le marquis : Est-ce tout ?

Jacques : Si fait.

Mme de Montrague : Que voulais-tu à propos du dîner ?

Jacques : Madeline veut savoir ce qu'il convient de préparer.

Mme de Montrague : Que propose-t-elle ?

Jacques : Ce qu'il y a.

Mme de Montrague : [perdant patience] Alors pourquoi nous demander ce que nous souhaitons ?

Narrateur : C'est ainsi qu'on procède dans les grandes maisons.

Mme de Montrague : Alors... qu'y a-t-il ?

Jacques : Madeline peut mijoter une sauce aux champignons que j'ai cueillis au péril de ma vie.

Mme de Montrague : Une sauce accompagne quelque chose.

Jacques : J'ai une tranche de fromage que m'a donnée le Guillaume du Pré-aux-Herbes.

Mme de Montrague : [soupirant] Va pour ce menu-là, mais tu mettras la nappe de

guipure ⁴ et les services en argent.

Jacques : Pour ce qui est de la nappe, les souris ont fini le travail de la dentellière. Quant aux services, Monsieur me les a fait vendre, il y a belle lurette.

Mme de Montrague : Vous rendez-vous compte à quoi nous sommes réduits ?

Le marquis : Le sort s'acharne.

Mme de Montrague : Le sort a bon dos. Si vous n'aviez pas été vous pavaner à la Cour, nous n'en serions pas là.

Jacques va pour sortir.

Le marquis : Ho !... Coquin !... Où vas-tu ?

Jacques : M'en vais avertir Madeline, tiens donc.

Le marquis : Est-ce ainsi qu'il convient de prendre congé de ses maîtres ?

Jacques : Monsieur... Madeline...

Le marquis : La courbette.

Jacques : Encore ?

Mme de Montrague : Obéis.

Jacques exécute trois courbettes rapides et sort en courant.

Narrateur : [excédé] Une seule... une courbette !

Mme de Montrague : Il n'en reste pas moins que cette situation ne saurait durer.

Le marquis : Là, ma Mie, je vous entends parfaitement. Dieu merci ! L'union avec le chevalier de Maisonnoire nous sortira de là.

Mme de Montrague : Une chose est claire : ce mariage ne se fera pas.

Le marquis : Comment ?

Mme de Montrague : Il n'aime que les femmes d'esprit.

Le marquis : Et alors ?..

Mme de Montrague : Vous allez voir. [Appelant] Geneviève !

Narrateur : Ho ! Geneviève !

Geneviève : [off] Voilà ! Y a pas l'feu !...

Entrée de Geneviève.

⁴ Dentelle sans fond dont les motifs sont séparés par de grands vides.

Geneviève : Bonjour mon père, bonjour ma mère... bonjour tous les autres itou.

Le marquis : On dirait qu'elle a quelque chose de changé.

Geneviève : Le temps est à l'orage. Or donc, il ne fait pas beau.

Le marquis : [à part, à la marquise] Elle est devenue sotte tout à trac.

Mme de Montrague : Le chevalier de Maissonnoire n'en voudra pas, vous dis-je. Elle a le minois plus avenant que la cervelle.

Le marquis : [soupirant] On peut dire, en somme, qu'elle est décorative.

Geneviève : Mon père et ma mère, je vous suis dévouée en tout.

Mme de Montrague : C'est bien, ma fille.

Geneviève : Pour rien au monde je ne voudrais vous faire peine.

Le marquis : C'est « c'la ».

Geneviève : Si je suis votre fille, c'est que vous êtes mon père et ma mère.

Le marquis : Ah bon ?

Mme de Montrague : En voilà une découverte.

Geneviève : Et ceci... depuis que je suis née.

Le marquis : Il est vrai.

Geneviève : D'une certaine façon, je vous dois la vie.

Mme de Montrague : D'une certaine façon ?

Geneviève : Il a bien fallu qu'une abeille butine la rose qui me servit de berceau.

Le marquis : Oui, évidemment.

Mme de Montrague : [à part] Mon Dieu, qu'elle est sotte !

Geneviève : Pardonnez-moi, mon père, de vous importuner, je me pose une question essentielle sur la vie et n'en ai trouvé réponse dans aucun de mes livres. Vous n'êtes point une abeille, il me semble. Pourquoi donc êtes-vous mon père ?

Le marquis : C'est que... ce ne sont pas affaires de jeune fille.

Geneviève : Mon père... s'il vous plaît !

Le marquis : Je... [ayant une illumination] Il se trouve, ma fille, que c'est moi qui ai planté le rosier.

Le marquis pousse un profond soupir de soulagement en regardant la marquise.

Geneviève : C'est donc cela... [très pensive] Mais alors, vous, ma mère, quel fut votre rôle dans l'aventure ?

Mme de Montrague : [empruntée] Eh bien... voilà... c'est... c'est très simple, en somme. Sachez que... dans la plupart des situations de même sorte, la maman... la bonne maman... [Très empruntée] Qu'est-ce qu'elle fait la bonne maman ?

Geneviève : C'est justement ce que je vous demande.

Mme de Montrague : Elle entretient la rose, elle l'arrose, l'engraisse...

Geneviève : [étonnée] Ah ! C'est la maman qui engraisse ?

Mme de Montrague : Oui... enfin... Ce ne sont pas sujets de conversation pour une demoiselle de bonne famille. Là ! Laissez-nous en paix. Nous avons problème plus urgent à régler... Tenez ! Allez donc faire un tour dans le parc.

Geneviève : On n'y voit goutte. La nuit est déjà tombée.

Mme de Montrague : Mademoiselle, il n'est pas séant de discuter les ordres de sa mère. Allez !

Geneviève : Où donc ?

Mme de Montrague : [perdant patience] Où vous voudrez.

Geneviève : Je veux bien m'asseoir dans le coin... là-bas.

Mme de Montrague : Allez voir ailleurs si nous y sommes.

Le marquis : [grandiloquent] Cette enfant me navre.

Le marquis sort très dignement. Pendant la réplique suivante, la marquise se mord les mains de rage [ou tout autre geste d'impatience voulu par la metteur en scène].

Geneviève : [prenant un air inspiré, savant et indulgent] Ma mère, sans vouloir vous offenser le moins du monde, on ne peut, comme disent les philosophes, être à la fois ici et ailleurs, sauf à souffrir d'« uquibuité ».

Mme de Montrague : Du... quoi ?

Geneviève : D'« uquibuité », c'est-à-dire d'être en deux lieux simultanément.

Mme de Montrague : Geneviève de Montrague, voyez-vous cette porte... là-bas.

Geneviève : [à nouveau inspirée] Ma mère !... Evidemment que je la vois, votre porte.

Mme de Montrague : [perdant patience] Ma fille, si vous ne sortez point, je vais... je

vais...

Geneviève : Vous voulez que je sorte ? Pourquoi ne le dites-vous point ? C'est inouï ce que c'est que l'incompréhension entre générations.

Geneviève sort la tête haute.

Mme de Montrague : J'enrage. Les épousailles avec Monsieur de Maisonnoire sont à l'eau. Quant au marquis, il ne se soucie que de ses tripes. Où découvrir un parti pour cette idiote ? Elle a un joli minois, certes, mais...

La marquise sort dignement.

Narrateur : [ton « annonce à la télévision »] Comment vont-ils se sortir d'affaire ? Montrague retrouvera-t-il son lustre d'antan ? C'est ce que vous saurez en suivant le second épisode, la semaine prochaine... Mais qu'est-ce que j' raconte, moi ?

Scène 6 [Madeline et Jacques, puis Frère René]

Madeline entre avec un seau et une serpillière, suivie de Jacques.

Jacques : Madeline, ma toute belle. Te voilà la mine bien sombre.

Madeline : Laisse ma mine tranquille et mêle-toi de ce qui te regarde.

Jacques : Précisément, je te regarde et te trouve toute déconfite.

Madeline : Mais il m'échauffe le sang, ce dadais. Je t'ai dit de t'occuper de tes affaires.

Jacques : Sais-tu que tu es encore plus gracieuse quand la mauvaise humeur te rosit les joues ?

Madeline : Va-t-il me laisser en paix, ce fâcheux ? Je suis occupée, pousse-toi, tu me gênes.

Jacques : Un petit baiser et je disparaîs.

Madeline : À ton âge ! Ne peux-tu être sérieux ? Pousse-toi, te dis-je, ou tu recevras le torchon sur ton vilain museau.

Jacques : [à part] Quel caractère !

Madeline : De quoi parles-tu ?

Jacques : De rien.

Madeline : Jacques ! Si tu ne répètes pas clairement ce que tu as baragouiné, je te couvre le chef de ce seau plein d'eau usée.

Jacques : Non, non ! Je disais à propos du torchon dont tu me menaçais qu'il était sale... car à terre... à terre et non point dans les airs.

Madeline : C'est ce que tu as dit ?

Jacques : Mot pour mot.

Madeline : Il y en a vraiment qui perdent l'occasion de se taire plutôt que de débiter des calembredaines toute la journée.

Jacques : Un petit baiser...

Narrateur : Allez-y, quoi ! Un bon mouvement !

Madeline : Rien du tout ! Je n'ai pas le cœur à ça. Je suis énervée, ne le vois-tu pas ? File à la cuisine, remets le poêlon sur le feu et touille avec la cuillère en bois jusqu'à ce que la sauce ait pris. Prends garde, si elle brûle, je ne te parle plus pendant trois jours.

Jacques : [très déçu] C'est bon... j'y vais.

Jacques embrasse Madeline sur la joue et s'enfuit.

Jacques : Je t'adore !

Madeline jette son torchon sur Jacques qui sort. Entrée de Frère René, déguisé en homme de loi.

Frère René : [ton précieux] Hé ! Toi,... la soubrette, n'y a-t-il personne pour introduire les gens céans ?

Madeline : Hein ? Qu'avez-vous dit ?

Frère René : Heu... N'y a-t-il personne pour introduire les gens céans ?

Narrateur : Non... avant... qu'avez-vous dit avant !

Frère René : [timidement] Toi, la soubrette...

Madeline : Ai-je une tête de soubrette ?

Frère René : Pas vraiment.

Madeline : Alors, cessez de proférer des âneries et ôtez vos pieds de là, vous gênez mon ouvrage.

Frère René : Tu ne sais pas à qui tu parles.

Madeline : À un grand dégingandé qui m'importune plus que de raison.

Frère René : J'ai rencontré moult servantes, plus ou moins délurées, mais toi, tu remportes la palme.

Madeline : Qu'est-ce que vous faites ici, quand je dois frotter le plancher ?

Frère René : Je fais... ce que je dois.

Madeline : C'est-à-dire tracasser les gens.

Frère René : [se haussant] Ne vois-tu pas l'habit que je porte ?

Madeline : Que si ! Il est triste et sale.

Frère René : C'est une mise d'homme de loi.

Madeline : Ne mettez point les pieds là ! Je viens de nettoyer.

Frère René : Je disais que c'est un habit d'homme de loi.

Madeline : Que m'importe ! Homme de loi, homme de foi, c'est tout du pareil au même : ça se croit sorti de la cuisse de Jupiter.

Frère René : Je voudrais être introduit auprès du marquis de Montrague.

Madeline : C'est votre affaire.

Frère René : Ne pourrais-tu pas m'annoncer ?

Madeline : Annoncer qui ?

Frère René : Moi, pardi !

Madeline : Je ne puis.

Frère René : Pourquoi ?

Madeline : Allez-vous ôter vos pieds de là ?

Frère René : Pourquoi ne peux-tu pas m'annoncer ?

Madeline : Parce que je ne sais pas qui vous êtes.

Frère René : C'est juste ! Honoré de Pierrefonds⁵, homme de loi.

Narrateur : [au public] Pour ceux qui se seraient endormis, c'est Frère René déguisé.

Madeline continue à frotter.

⁵ Gros bourg près de Compiègne.

Frère René : Eh bien... vas-y !

Madeline : Où ça ?

Frère René : Tu le fais exprès ou quoi ? Annonce-moi !

Madeline : Je ne puis.

Frère René : Encore ?

Madeline : Ce n'est point mon emploi.

Frère René : Comment ?

Madeline : Avez-vous l'esprit obtus ? Ce n'est pas dans ma fonction.

Frère René : Je vais tourner en bourrique.

Madeline : On ne peut tourner dans ce que l'on est déjà.

Frère René : Qui donc, ici, est chargé d'annoncer les gens ?

Madeline : Le laquais de Monsieur le Marquis.

Frère René : Et où est-il ce laquais ?

Madeline : À la cuisine. Il touille la sauce.

Frère René : Sais-tu où elle est, la cuisine ?

Madeline : Evidemment.

Frère René : Va donc le chercher.

Madeline : Eh bien voilà... il suffit de demander les choses clairement.

Madeline fait une fausse sortie.

Narrateur : C'est ce qu'on appelle une fausse sortie.

Madeline : [au narrateur] Dites ! Je ne vous dérange pas ? Je peux jouer mon rôle ou quoi ?

Narrateur : Excusez-moi !

Madeline : [à Frère René] Vous, ne bougez pas de là et ne marchez pas n'importe où.

Madeline sort.

Frère René : Ou elle a l'esprit embrumé comme un ciel d'orage ou elle se moque de moi. [Très prétentieux] Est-il convenant qu'une domestique se raille des gens de qualité ?

Jacques entre en courant.

Jacques : Monsieur...

Frère René : Es-tu bien le laquais chargé d'annoncer les visiteurs ?

Jacques : Assurément.

Frère René : J'en suis un.

Jacques : Un quoi ?

Frère René : Un visiteur.

Jacques : Tant pis pour vous.

Frère René : Pourquoi dis-tu ça ?

Jacques : Rien ne prouve que vous serez bien reçu.

Frère René : [inquiet] Ah bon ?

Jacques : C'est qu'on n'aime point trop les importuns, ici.

Frère René : Vraiment ?

Jacques : Cela dépend de l'humeur de notre maître.

Frère René : Comment est-il, Monsieur le Marquis ?

Jacques : Comme vous et moi... avec deux jambes et deux bras.

Frère René : J'entends bien, mais... de caractère ?

Jacques : Il a le sien propre, qui n'est ni le mien, ni le vôtre.

Frère René : Oui mais... est-il accommodant ou intraitable ?

Jacques : C'est selon.

Frère René : Selon quoi ?

Jacques : Si je lui dis : « Monsieur le Marquis, le dîner est servi », il est accommodant. Si je lui demande : « Monsieur le Marquis, pourriez-vous augmenter mes gages », il ne l'est pas.

Frère René : C'est le fait de tous les maîtres.

Jacques : Vous croyez ?

Frère René : Absolument.

Jacques : Il est donc inutile que j'en change... de toute manière... à mon âge.

Un temps plus ou moins long.

Frère René : Qu'attends-tu ?

Jacques : Votre bon plaisir.

Frère René : [perdant patience] Mon bon plaisir est que tu partes sur l'heure m'annoncer à ton maître.

Jacques : Annoncer qui ?

Frère René : Ventrebleu ! Moi !... M'annoncer... moi !

Jacques : Je ne suis pas un sot. Je veux bien y aller, mais qui êtes-vous ?

Frère René : Honoré de Pierrefonds, homme de loi.

Jacques : C'est bien ce qu'elle m'a dit.

Frère René : Qui ?

Jacques : Madeline, mon épouse... la servante.

Frère René : [excédé] Puisque tu le savais, pourquoi me l'as-tu demandé ?

Jacques : Pour vérifier. On ne se méfie jamais assez... d'autant plus que votre tête... Il me semble l'avoir déjà vue.

Frère René : Heu... Ce n'est qu'une impression.

Un temps.

Jacques : Alors... j'y vais ?

Frère René : [hors de lui] Au plus vite !

Fausse sortie de Jacques.

Jacques : Je me hâte.

Frère René : [même jeu] Si fait.

Jacques sort d'un côté, Madeline entre de l'autre.

Madeline : Où est-il ?

Frère René : Je suis là.

Madeline : Pas vous... je n'en ai nul besoin... Où est Jacques ?

Frère René : Parti m'annoncer.

Madeline : Hein ? Et qui va touiller la sauce ?... Savez-vous touiller une sauce ?

Frère René : Oui... ce n'est pas bien sorcier.

Narrateur : Attention ! Il y a touiller et touiller. Il faut de l'application, de

la souplesse dans le poignet, c'est un art que de touiller une sauce.

Madeline : À vous voir, on comprend que vous n'y êtes point habile. Je préfère y retourner moi-même, mais ce Jacques verra de quel bois je me chauffe.

Madeline sort d'un côté. Madame de Montrague entre de l'autre.

Scène 7 [Mme de Montrague, Frère René, puis Jacques, Madeline, puis le marquis, puis Sunderland et le narrateur.]

Mme de Montrague : Monsieur, vous avez demandé à voir le marquis.
Frère René : Certainement, Madame.
Mme de Montrague : Il n'est point visible à cette heure... des embarras... comment dirais-je... dans les entrailles...
Frère René : C'est fâcheux. J'avais à m'entretenir...
Mme de Montrague : Un peu de patience... il finira bien par se décroincer.
Frère René : Honoré de Pierrefonds, homme de loi.
Mme de Montrague : Marquise de Montrague. Tout l'honneur est pour vous. Si je puis vous être utile...
Frère René : C'est que... le marquis...
Mme de Montrague : Monsieur mon époux est ce qu'il est... je n'en dirai pas plus... et je peux le remplacer sans problème.
Frère René : Je n'en doute pas un instant, mais...
Mme de Montrague : Savez-vous que vous êtes bel homme ?
Frère René : [stupéfait] Moi ?
Mme de Montrague : Vous l'a-t-on déjà dit ?
Frère René : Oui... non... Mon état...
Mme de Montrague : Et quoi donc ? Un homme de loi est aussi un homme tout court.
Frère René : Je voulais dire... mon état précédent...

Madame de Montrague s'approche de Frère René.

Mme de Montrague : Allons, allons ! Vous n'êtes pas une bête.

Frère René : [sur la défensive] Madame, ...

Mme de Montrague : Ne suis-je point à votre goût ?

Frère René : [même jeu] Non... oui, oui !

Madame de Montrague s'approche plus près.

Mme de Montrague : Vous avez des yeux... des yeux... limpides comme l'eau de roche.

Frère René : C'est qu'il m'arrive d'avoir la larme à l'œil quand le vent souffle de trop.

Mme de Montrague : Mon époux est pour l'heure fort occupé à ses affaires.

Frère René : Ah bon ?

Mme de Montrague : Il ne risque point de nous déranger.

Frère René : [de plus en plus inquiet] Croyez-vous ?

Mme de Montrague : Vous êtes un farouche, vous.

Frère René : [même jeu] Vous trouvez ?

Mme de Montrague : Détendez-vous ! Je ne vous mangerai pas... Asseyez-vous donc, vous voilà tout tremblotant.

Frère René s'assied. Pendant les répliques suivantes, Mme de Montrague lui tourne autour, très agitée.

Mme de Montrague : Voyez-vous les distractions ne sont guère nombreuses dans cette province perdue. Il faut se contenter de ce que l'on a... Oh ! Pardon ! Je ne disais pas « c'la » pour vous, bien sûr. Des hommes bâtis comme vous l'êtes ne courent pas les couloirs du château... Allez ! Dites quelque chose !... N'êtes-vous point séduit par votre petite Blanche ?

Frère René : Qui est-elle, cette Blanche ?

Mme de Montrague : [minaudant à l'extrême] Votre servante.

Frère René : Qu'ai-je à faire d'une servante ?

Mme de Montrague : [un peu excédée] Êtes-vous vraiment bête ou jouez-vous la comédie ?... Votre servante... je voulais dire... moi.

Frère René : Madame, ...

Mme de Montrague : [ton de tragédienne à l'ancienne] Oh ! Que m'arrive-t-il ? Je sens des bouffées de vapeur qui me montent des pieds à la tête. Je crois que je vais défaillir.

Narrateur : À partir de là, la situation devient très chaude.

Le narrateur place bien en vue un panneau imitant celui qu'on voit à la télévision :

-12.

Narrateur : Les enfants de moins de douze ans sont priés de sortir... Les personnes qui ont des principes moraux aussi.

Madame de Montrague tombe plus qu'elle ne s'assied sur les genoux de Frère René.

Frère René : [écrasé] Madame... Blanche ! Je vous en prie. Si l'on venait...

Mme de Montrague : Qui donc ?

Frère René : Votre époux...

Mme de Montrague : Il procède et n'est pas prêt d'en avoir fini.

Frère René : Les domestiques...

Mme de Montrague : Occupés à leurs tâches.

Jacques entre en courant. Il bloque devant la marquise, regarde le public d'un air ahuri, puis s'adresse à la marquise.

Jacques : Heu... Madame ma Maîtresse... vous voilà.

Jacques se penche de côté et voit Frère René.

Jacques : Tiens ! Le monsieur de tout à l'heure. Vous portez-vous bien ?

Frère René : En tout cas, je porte un certain fardeau.

Jacques : Êtes-vous à votre aise ?

Mme de Montrague : [faisant signe à Jacques de s'en aller] Hmm !

Jacques : [toujours à Frère René] Le temps est frais. Avez-vous assez chaud ?

Frère René : Pour ça, oui. J'en crève.

Mme de Montrague : [même jeu] Hmm !

Jacques : C'est curieux tout de même.

Frère René : Quoi donc ?

Jacques : Votre visage, décidément, m'est familier.

Frère René : Laissez mon visage en paix et allez voir ailleurs si votre maîtresse y est.

Jacques : [comme à un enfant] Monsieur... elle ne peut être ailleurs et dans le même temps ici... sur vos genoux. [D'un ton normal] Tiens, voilà autre chose. Que fait-elle sur vos genoux.

Mme de Montrague : [même jeu] Hmm !

Frère René : Que fait-elle sur mes genoux ?... Elle... elle se repose de sa fatigue. Voilà !

Mme de Montrague : [explosant] Jacques, coquin ! Vas-tu te décider à t'en aller ?

Jacques : Pour aller où ?

Mme de Montrague : Où tu voudras.

Jacques : Alors, je vais chauffer mes os au feu de la cuisine.

Jacques sort en courant.

Mme de Montrague : Ces domestiques, quelle galère ! Où en étais-je ?

Frère René : Sur mes genoux.

Mme de Montrague : [aguicheuse] Mon petit... comment déjà ?

Frère René : René... heu... Honoré. Ne croyez-vous point, Madame, qu'il serait plus prudent...

Madeline entre, furieuse.

Madeline : Maîtresse ! Avez-vous vu ce cruchon de Jacques ?... [Se penchant pour voir Frère René] Or donc ! Le visiteur ! Que faites-vous là ?

Frère René : Je... je donne une leçon d'équitation à la marquise.

Madeline : Assurément ?

Mme de Montrague : [même jeu qu'avec Jacques] Hmm !

Madeline : Madame la Marquise ! Je suis en rage. Figurez-vous que Jacques a quitté la cuisine et a omis d'ôter le poêlon du feu. Du coup, la sauce est brûlée. Je veux lui casser la tête.

Frère René : [à la marquise] Madame, j'étouffe !

Madeline : Votre cheval suffoque.

Mme de Montrague : [même jeu] Hmm !

Madeline : Quoi, hmm ? Je ne suis qu'une servante et n'ai point

connaissance des langues étrangères.

Mme de Montrague : [explosant à nouveau] Va-t-en le retrouver ton Jacques ! Je ne sais où il est... sûrement à traîner quelque part.

Madeline : [furieuse] Hou ! Le fainéant, il ne perd rien pour attendre.

Madeline sort en courant.

Frère René : Aïe ! Vous m'écrasez les ...

Mme de Montrague : Laissez-vous aller... Ne sommes-nous pas bien comme « c'la ».

Frère René : [avec un gros effort] À merveille... on ne peut mieux.

Sunderland entre toujours de la même façon. Il voit la marquise et se jette à ses genoux.

Sunderland : My Lady ! You are a colossal treasure. Can I kiss you, please.

Sunderland embrasse furieusement la main de la marquise, puis remonte de la même façon jusqu'au coude.

Mme de Montrague : [faussement choquée] Duc, je vous en prie, un peu de tenue...

Sunderland : De la « tenue » ?... Impossible !... I'am crazy on my head when i see you.

Narrateur : Il est fou dans sa tête quand il la voit... C'est toujours de l'anglais... enfin... presque.

Sunderland recommence à embrasser l'avant-bras de la marquise.

Mme de Montrague : Soyez « crazy » tout votre soûl, mais... en ce moment... je suis un brin occupée.

Sunderland bouge et il aperçoit Frère René.

Sunderland : Aoh ! I beg your pardon, Sir. How do you do ?

Frère René : [à la marquise] Qui est ce drôle de pistolet ?

Mme de Montrague : [hautaine] Ce pistolet, comme vous dites, Monsieur, c'est le duc de Sunderland.

Sunderland : Yes. I am.

Mme de Montrague : Il n'est pas un pistolet.
 Sunderland : No. I'm not.
 Mme de Montrague : Ce n'est pas que vous me dérangez, mon cher duc, mais, cependant...
 Sunderland : Aoh ! Sorry, I'm going to see another place ⁶ .
 Narrateur : Il va voir ailleurs.

Sunderland sort en courant comme d'habitude.

Frère René : C'était de l'anglais, ça ?
 Narrateur : Assurément... plus ou moins...
 Mme de Montrague : Bien ! Où en étions-nous ?... Ah oui ! Ne sommes-nous pas bien comme « c'la » ?
 Frère René : Certes, mais le souffle me manque.
 Mme de Montrague : Encore ?
 Frère René : C'est que... ce poids...
 Mme de Montrague : [choquée] De quel poids parlez-vous ?

Monsieur de Montrague entre en rajustant sa culotte. Il regarde droit devant lui. La marquise se bloque.

Narrateur : Là, ça tourne au vaudeville ⁷ .
 Le marquis : [trionphant] Il fallait que j'y allasse, j'y allai et je vainquis l'adversité. Eh bien, Madame, ne sautez-vous point de joie à telle merveille ?
 Mme de Montrague : Je ne puis.
 Le marquis : [se tournant vers la marquise, déçu] Et pourquoi ?
 Mme de Montrague : La situation est... comment dire ?
 Le marquis : [apercevant Frère René, à la marquise] Mais... que faites-vous là ?
 Mme de Montrague : Je... nous... J'ai eu un malaise et j'ai chu sur... sur ce gentilhomme qui se trouvait là fort à propos.

⁶ Cette tournure anglaise est tout à fait incorrecte, comme beaucoup d'autres dans cette pièce.

⁷ Au XVIe, le vaudeville est une chanson de circonstance. Au XVIIe, c'est une pièce de théâtre mêlée de chansons et de ballets. Ce n'est qu'au XIXe que le mot indique une pièce légère, divertissante, puis le mot devient presque synonyme de « comédie de boulevard ».

Madame de Montrague se lève et reste bloquée.

- Mme de Montrague : Voici... Monsieur...
- Frère René : [d'une toute petite voix, mais néanmoins audible] Honoré de Pierrefonds, homme de loi.
- Le marquis : [grondant] Que faisiez-vous, Monsieur, sous les jupes de ma femme ?
- Narrateur : Quand je disais que c'était chaud !
- Frère René : [se tassant dans son fauteuil] Rien... rien du tout...
- Le marquis : [féroce] C'est donc, pour vous, une posture naturelle ?
- Mme de Montrague : Mon Ami, calmez-vous. Votre intestin va se renouer.
- Le marquis : [toujours furieux] Peu importe, il est vide.
- Mme de Montrague : Monsieur, que voilà, est venu vous rendre visite. Comme vous étiez occupé à ce que vous savez, je me suis employée à le faire patienter.
- Le marquis : [même jeu] C'est ce que j'ai constaté.
- Frère René : Moi, je n'ai rien vu.
- Le marquis : [en faisant bien ressortir le jeu de mot] Ma femme était clouée sur vos genoux, il fallait bien que vous la vissiez.
- Mme de Montrague : [au marquis] Mon bon Jean...
- Le marquis : Je ne suis pas votre bon Jean.
- Mme de Montrague : Ah, Monsieur ! Il suffit ! Si vous n'êtes point Jean, êtes-vous Nicodème ⁸ ? J'étais là... à m'entretenir avec Monsieur pour l'aider à attendre le bon vouloir de vos boyaux. Tout soudain, je fus prise d'un étourdissement et je tombai...
- Frère René : Lourdemment.
- Mme de Montrague : [jetant un sale œil à Frère René] ... et je tombai par inadvertance sur ses genoux.
- Le marquis : Sur ses genoux ?
- Mme de Montrague : Pas sur ses pieds.
- Le marquis : Et vous voulez me faire croire cela ?
- Mme de Montrague : La chose venait de se produire quand vous entrâtes fort à propos.
- Le marquis : Venait de se produire ?

⁸ Nom d'un pharisien qui posa au Christ des questions naïves. Synonyme de niais.

Mme de Montrague : Tout juste.

Le marquis : [se penchant très prêt de Frère René en hurlant] Venait de se produire ?

Frère René : Oui, oui, oui... à l'instant.

Le marquis : Madame, je vous prie de vous retirer, j'ai à causer ⁹ avec Monsieur.

Mme de Montrague : Mais, je puis...

Le marquis : [menaçant] Madame...

Mme de Montrague : [vexée] Bien ! [À Frère René] Jeune homme... peut-être à vous revoir.

Madame de Montrague sort rapidement, mais très dignement, la tête très haute.

Le marquis : Monsieur ! J'attends vos explications.

Frère René : Heu... Comme le disait la marquise, je passais par là...

Le marquis : Par hasard ?

Frère René : Oui... non... Je suis porteur d'un message...

Le marquis : [féroce] Une commission galante pour la marquise ?

Frère René : Que nenni, Monsieur, que nenni. Un message... pour vous.

Le marquis : Eh bien, délivrez !

Frère René : [très inquiet] Je ne sais si je dois... Votre humeur...

Le marquis : Tudieu, Monsieur ! Décidez-vous ! Mon humeur est excellente. D'une part, mes entrailles sont enfin libérées, d'autre part, il semblait que je m'abusasse quand je vous vis coincé sous mon épouse.

Frère René : Ça ! Je puis vous assurer que vous vous abusassiez... « abusassez »...

Narrateur : Décidez-vous !

Frère René : Heu... que vous vous abusâtes.

Le marquis : Alors ?

Frère René : Restez-vous le plus calme du monde ?

Le marquis : Oui.

Frère René : Vous n'explosez point ?

⁹ Dans ce sens, « causer » est répandu dès le XVI^e siècle.

Le marquis : Point du tout.

Frère René : Retenez bien ceci, Monsieur : je ne suis que le messager.

Narrateur : Dans les temps anciens, il convenait d'occire le porteur de mauvaises nouvelles.

Frère René : Mais c'était dans les temps anciens.

Le marquis : [perdant patience] Eh bien... !

Frère René : [à part] Quand il faut y aller, il faut y aller. [Au marquis] Quand vous naquîtes... ne vous fâchez pas !

Le marquis : Je ne me fâche pas ! Poursuivez !

Frère René : Quand vous naquîtes... vous ne le fîtes point seul ?

Le marquis : Que non point. Ma mère y fut pour quelque chose.

Frère René : Mais encore ?

Le marquis : Je suppose qu'une accoucheuse assistait à l'opération.

Frère René : Ce n'est pas de cela dont je parle.

Le marquis : De quoi donc ?

Frère René : Il y avait un autre passager.

Le marquis : [apparemment menaçant] Vous voulez dire mon frère puîné ?

Frère René : [avec une toute petite voix] C'est ça.

Le marquis : [d'un ton charmant] Eh bien, dites-le. Il n'y a aucun mystère là-dessous.

Frère René : Votre frère puîné, disiez-vous ?

Le marquis : Monsieur, vous commencez à m'agacer à tourner ainsi autour du pot. Oui ! Mon frère puîné,... qui est sorti après moi.

Frère René : Tout le problème est là.

Le marquis : Où « c'la » ?

Sunderland entre en courant.

Sunderland : Sorry, my lord ! Where is the marquioness, my little bird of the isles ?

Narrateur : Faites excuse, Monseigneur ! Où est la marquise, mon petit oiseau des îles.

Le marquis : Qu'est-ce que c'est que ça ?

Frère René : Le duc de Sunderland. J'ai eu le privilège de lui être présenté tout à l'heure.

Le marquis : Qu'a-t-il dit ?
Frère René : Je ne sais.
Sunderland : Je avoir demandé où été the marquioness, my little bird of the isles.
Narrateur : ... la marquise, mon petit oiseau des îles.
Le marquis : Monsieur, je suis le marquis de Montrague et je...
Sunderland : You are the... the husband ? Aoh ! It's an horrible mistake. I'm very sorry. To see again.

Sunderland ressort.

Le marquis : [hors de lui] Jacques, faquin !

Jacques entre en courant.

Jacques : Voilà ! Mais, hâtez-vous, j'ai une nouvelle sauce à touiller.
Le marquis : Comment cet excité a-t-il pu entrer céans comme dans un moulin ?
Jacques : C'est que la porte sera restée ouverte, Monsieur.
Frère René : [à Jacques] Répondez-lui comme il faut. S'il s'irrite, qu'est-ce que je vais prendre !
Jacques : Je n'ai d'ordre à recevoir que de mon maître. [Au marquis] Monsieur le Marquis a-t-il une autre question pertinente ou puis-je retourner touiller ?
Le marquis : Va d'abord la fermer, cette porte.

Jacques sort en courant d'un côté, Madeline entre de l'autre.

Madeline : Monsieur ! Avez-vous vu Jacques ?
Le marquis : [indigné] Entendez-vous comme elle me parle, cette servante ?
Madeline : [se contenant difficilement] Je vous dois le respect... oh oui !... un immense respect... un respect... très grand, mais là je n'ai pas le temps de finasser. [Explosant] L'avez-vous vu, le Jacques, oui ou non ?
Frère René : Quel tempérament !
Le marquis : [perdu] Heu... oui ! Il est allé fermer la porte.

Madeline : [même jeu] Alors qu'il devait touiller la sauce ?
Le marquis : Je lui en ai donné l'ordre.
Madeline : [explosant à nouveau] Que les maîtres s'occupent de leurs affaires, qu'ils laissent les serviteurs gérer les tâches domestiques et tout ira pour le mieux. Est-ce clair ?

Madeline sort en courant.

Le marquis : [explosant à son tour] Vous rendez-vous compte, Monsieur, dans quel monde nous vivons ? Une souillon me fait la leçon... à moi... le marquis de Montrague. Si nous n'y prenons pas garde, nous allons droit à la révolution. [Se calmant un peu] De quoi parlions-nous ?
Frère René : De votre frère.
Le marquis : Puîné.
Frère René : En êtes-vous bien certain ?
Le marquis : De quoi ?
Frère René : Qu'il naquit en second.
Le marquis : Parfaitement... Je me le rappelle parfaitement.
Frère René : Vous vous le rappelez ?
Le marquis : Absolument. Je vis le jour et là où d'autres beuglent, je criai : « Prims ! » .
Frère René : Tout de bon ?
Le marquis : Quelques instants plus tard, je tournai la tête et aperçus mon frère sortir du ventre de ma mère, tout penaud d'avoir été devancé.
Frère René : Et vous dites en avoir un souvenir très clair.
Le marquis : Limpide.
Frère René : Si jeune.
Le marquis : La valeur n'attend pas le nombre des années.
Frère René : Certes... mais là... c'est tôt. Donc, vous êtes l'aîné ¹⁰ .
Le marquis : Indubitablement.
Frère René : Ce qui fait que vous avez le château, les terres et le titre.
Le marquis : Comme il se doit.

¹⁰ Au XVIIIe, c'est le premier né des jumeaux qui est considéré comme l'aîné. Dès le milieu du XIXe, avec les progrès de la science, c'est le second apparu qui est l'aîné, parce que conçu juste avant l'autre.

Frère René : [prenant une grande inspiration] Heu... Pourriez-vous, Monsieur, baisser votre culotte ?

Le marquis : Pardon ?

Frère René : En tant qu'homme de loi, il me faut vérifier quelque chose.

Le marquis : [têtu] Je ne baisserai point ma culotte.

Frère René : C'est pourtant nécessaire.

Le marquis : [même jeu] Peu me chaut. Mais enfin, en quoi mon... vous intéresse-t-il ?

Frère René : C'est une tache sur la fesse gauche dont je dois attester la présence.

Le marquis : Sur l'honneur, elle y est et je ne me déculotterai point devant vous... [regardant le public] et encore moins devant ceux-là.

Frère René : Sur l'honneur ?

Le marquis : Sur l'honneur.

Frère René : [prenant une autre inspiration profonde] J'ai là, Monsieur, un document qui démontre que l'enfant pourvu d'une tache sur la fesse gauche...

Le marquis : [méchamment] Quoi donc ?

Frère René : ... que cet enfant-là est né en second.

Le marquis : Qu'est-ce que vous dites ?

Frère René : Très exactement ce que vous avez entendu.

Le marquis : Ce papier est un faux.

Frère René : [spontanément] Oui !... [Tentant de se rattraper] Heu... non ! Non, non, non ! Du tout ! Voyez ce cachet de cire...

Le marquis : La cire ne prouve rien.

Frère René : Le témoignage, oui. C'est celui de l'accoucheuse qui jure le fait : la fesse marquée, en second.

Le marquis : [avec un geste menaçant] Et alors ?

Frère René : [essayant de prendre de l'assurance] Monsieur le Marquis, je suis homme de loi et non partie prenante dans la controverse... m'assommer ne résoudrait rien. Il se trouve que vous voilà contraint à rendre château, terres et titre à son légitime propriétaire, votre frère Henri.

Ne se contenant plus, le marquis grogne et soulève le fauteuil pour assommer Frère Jean. À ce moment, Jacques entre précipitamment.

Jacques : Voilà autre chose ! Monsieur le Marquis déménage à présent ?
Ce n'est point affaire des maîtres. Donnez-moi ça !

Jacques essaie d'arracher le fauteuil des mains du marquis. Ils se bloquent.

Narrateur : Stop ! Pardonnez-moi, je dois rejoindre la coulisse. [En y allant]
« C' aurait » été plus simple de trouver un acteur pour jouer le
vicomte... En...fin !

Le narrateur sort. Jacques et le marquis entament une courte danse
grotesque en tentant de s'arracher le fauteuil. Frère René en profite pour
s'esquiver.

Jacques : Voyons, mon maître ! Reprenez votre sens !

Le marquis : Vas-tu lâcher ça, maraud, que je l'écrase !

Jacques : Qui donc ?

Le marquis : L'homme de loi.

Jacques : Le visiteur ?

Le marquis : Oui-i-i-i !

Jacques : Il est parti.

Le marquis : Où ?

Jacques : Je ne sais.

Le marquis lâche le fauteuil. Jacques le repose. Le marquis s'effondre
dedans.

Le marquis : Je suis perdu.

Jacques : Point du tout, Monsieur. On ne peut se perdre dans son propre
salon.

Le marquis : Je vais aller... pour me changer les idées.

Jacques : C'est ça, allez, allez. Vous vous sentirez plus léger.

Le marquis sort. Jacques tapote le fauteuil. Madeline entre brandissant une
louche en bois.

Madeline : Vertuchou ! Te voilà, vilain drôle ! Cette fois, je te fendrai ce
qui te sert de cervelle.

Elle le poursuit. Ils sortent.

**Scène 8 [Geneviève de Montrague et le vicomte de Millepertuis,
le duc de Sunderland, brièvement]**

Le fond du parc du château. Geneviève de Montrague est assise, silencieuse, rêveuse. Bertrand de Millepertuis entre sans qu'elle le voie.

Le vicomte : Peste soit de la jouvencelle ! Si son minois se rapporte à son plumage, comme disait ce bon de La Source... Ne serait-il point judicieux que je l'abordasse ? J'ai appris, dans une saine lecture que je fis, qu'il convient aux gentilshommes qui souhaitent aborder une donzelle, qu'il convient d'y aller avec fougue. [Se rapprochant de Geneviève et s'adressant à elle] Tudieu, Madame, vous êtes foutrement appétissante et il se trouve que j'ai précisément quelque solide fringale.

Geneviève : Eh bien, mon cadet, ça ne va pas dans ta tête ? As-tu la cervelle en compote ? La raison t'a-t-elle quitté ? Ne t'emporte point de la sorte, c'est mauvais pour les humeurs. À trop poivrer son rôti, on risque la congestion. Tu étais plus aimable quand tu jouais au cerceau.

Le vicomte : [vexé] Je jouais quand j'étais marmot. À cette heure, me voici devenu un homme.

Geneviève : Voyez-le donc qui se prend pour un coq. Il ne faut point mettre la charrue avant les bœufs. Le temps viendra, naturellement, mais quand la chose sera mûre.

Sunderland entre, toujours courant la tête basse. Il passe devant Geneviève et le vicomte, stoppe brutalement.

Sunderland : I beg your pardon. I disturb you... Ouah ! Beautiful Girl !... « Siouperbe !... »

Le vicomte : Ho !... Qu'est-ce donc, Monsieur ? Vous êtes duc, mais « c'la » ne vous donne point le droit de me faucher l'objet de ma passion et ceci, disons-le, sous mes yeux.

Geneviève : L'objet de ta... quoi ?

Sunderland : I'm very désolé. I search anything.

Le vicomte : Oui, eh bien, allez « seurcher » ailleurs. Nous sommes occupés.

Sunderland sort de la même façon qu'il est entré.

- Geneviève : Mais enfin, qu'est-ce qu'il « seurché » partout ?
- Le vicomte : Allez savoir... Je ne sais où nous en étions. Il m'a coupé.
- Geneviève : Je disais : « quand la chose sera mûre » et te voilà déjà coupé.
- Le vicomte : Ma passion pour vous, belle Geneviève, est comme le soleil à son zénith, comme... comme...
- Geneviève : Comme... quoi ?
- Le vicomte : Il n'y a pas de mot dans la langue française, ni dans aucune autre d'ailleurs, pour exprimer...

Sunderland entre toujours de la même façon. Il freine.

- Sunderland : Scuse my !... The good road is there.

Sunderland part en courant, freine, se retourne.

- Sunderland : Very beautiful girl !

Sunderland sort de l'autre côté.

- Le vicomte : [à part] Mes saines lectures disent aussi que quand l'affaire s'enclenche mal, il est indiqué de partir à l'assaut.

Le vicomte recule de quelques pas pour prendre son élan, puis se rue sur Geneviève. Celle-ci le repousse avec une gifle. Le vicomte, penaud, recule à nouveau en se tenant la joue.

- Geneviève : [très fâchée, mais sans crier] Cette fois, mon pauvre Bertrand, tu as perdu tout jugement. Je ne suis pas un compagnon avec lequel tu te battrais pour passer le temps. Ce sont là jeux de violence qui ne siéent pas aux jeunes filles.
- Le vicomte : [embarrassé] Je ne veux pas me battre avec toi.
- Geneviève : Ah ! La raison te revient : tu me tutoies comme au temps de notre enfance. [Montrant le crâne du vicomte] Je crois qu'il y a là quelque canal qui se coince et se décoince.
- Le vicomte : Je voulais te montrer à quel point je t'aime.

Geneviève : Moi aussi, je t'aime bien. Est-ce une raison pour bousculer les gens comme un sanglier piqué au vif ?

Le vicomte : Je ne t'aime pas... « bien » .

Geneviève : Et voilà le canal qui se coince encore.

Le vicomte : Je t'adore comme... comme... je ne trouve les mots.

Geneviève : Tout le problème est là.

Le vicomte : Où donc ?

Geneviève : Pour séduire, il convient de parler, dire de belles choses qui remuent l'âme de l'autre et pour cela, des mots sont nécessaires.

Le vicomte prend une pose de penseur très concentré.

Geneviève : Que fais-tu à présent ?

Le vicomte : Chut ! Je cherche des mots.

Geneviève : N'y en avait-il point dans tes saines lectures ?

Le vicomte : Oui, mais je dois m'en ressouvenir.

Geneviève : Prends ton temps, rien ne presse. Encore que... une certaine spontanéité ne nuirait pas à l'effet escompté.

Le vicomte : Attends !... Cela vient doucement... [Déclamant] Mademoiselle... [Ton naturel] Il convient de commencer par une apostrophe appropriée... je trouve que « Mademoiselle » fait tout son effet.

Geneviève : L'originalité est le piment du discours. Il n'y a rien de mieux que « Mademoiselle ».

Le vicomte : [déclamant] Mademoiselle, vous êtes...

Geneviève : Le voilà qui me vouvoie derechef.

Le vicomte : Il y faut quelque solennité... [Déclamant] Mademoiselle, vous êtes aussi éblouissante qu'un rayon de soleil qui taperait en plein dans l'œil.

Geneviève : L'image est hardie, le style est léger à souhait.

Le vicomte : Je n'en suis pas mécontent. [Déclamant] Mademoiselle...

Geneviève : Doit-on répéter l'apostrophe ?

Le vicomte : Cela alourdit quelque peu.

Geneviève : Absolument.

Le vicomte : [Déclamant] Votre beauté ferait pâlir d'envie les plus éclatantes déesses.

Geneviève : Ah là, mon cadet, tu es bien mal parti. [Ironique] Bravo ! Pourquoi « votre beauté ferait pâlir.. » ?... Pourquoi le conditionnel ? Le compliment est réussi.

Le vicomte : Si tu m'interromps à chaque phrase pour dénigrer ce que je dis, je n'y arriverai jamais.

Geneviève : Où donc ?

Le vicomte : À te déclarer ma flamme.

Geneviève : Quelle flamme ?

Le vicomte : Celle qui me consume.

Geneviève : Toi ?

Le vicomte : Qui d'autre ?

Geneviève : Tu ne joues pas ?

Le vicomte : À quoi ?

Geneviève : À l'amoureux transi de tes saines lectures ?

Le vicomte : Pas du tout.

Geneviève : Tu es vraiment épris de moi ?

Le vicomte : [perdant patience] Évidemment ! Comment te le dire ?

Geneviève : [très douce, maternelle] Mon petit Bertrand...

Le vicomte : [vexé] Pas « mon petit Bertrand », c'est vexant.

Geneviève : Comme tu voudras... Mon grand Bertrand, tu es bien jeunet... Ne te fâche pas !... Je suis plus âgée que toi d'une bonne dizaine d'années. Tu me diras que tes saines lectures montrent que telle différence ne compte guère, mais seulement dans le sens contraire... quand c'est l'homme qui est plus vieux que la femme.

Le vicomte : [dépité] Pourquoi ?

Geneviève : C'est ainsi dans notre monde. En outre, imagine que cela se sache. Quelle sera la réaction de mon père qui hait le tien et de ma mère qui méprise la tienne ?

Le vicomte : [grandiloquent] L'amour n'a point de compte à rendre.

Geneviève : Crois-tu ?

Entrée de Sunderland. Il freine.

Sunderland : I'm sorry ! Je disturb encore le « languourousse » entretien.

Sunderland s'approche du vicomte.

Sunderland : That is, my boy, the moment for « conclioure ». Let's go, my friend !

Sunderland sort en courant.

Le vicomte : Qu'a-t-il dit ?

Geneviève : Je ne sais. Je n'entends pas la langue allemande.

Le vicomte : Moi non plus.

Geneviève : Je dois rentrer. Je vais me faire tancer par ma mère.

Le vicomte : Reprendrons-nous cette discussion ?

Geneviève : Quand tu auras du poil au menton !

Geneviève sort en courant et en riant. Le vicomte rejoint la place du narrateur.

<p style="text-align: center;">Scène 9 [Henri le Diable, Jacques, le duc de Sunderland, le vicomte de Millepertuis]</p>
--

Orage, tonnerre, éclairs. Les Bois de Chers.

Narrateur : Les Bois de Chers. Vous vous souvenez ? C'est là que végète Henri, le frère de l'autre. Machiniste ! Le somptueux décor !

Le machiniste apporte l'arbrisseau et ressort.

Henri le Diable : Palsambleu, quel sale temps.. ! Me voilà derechef imbibé jusqu'à l'os.

Jacques entre en courant. Il se fait attraper par Henri le Diable. Il a tellement peur qu'il ne regarde pas son visage.

Jacques : Saint Ja-ja... Saint Ja-ja... Le ban-bandit !

Henri le Diable : Celui-là, je ne le connaissais pas. Saint Jaja ?

Jacques : Saint Ja-ja... [Avec un gros effort] Ja-jac... ques, mon bon patron.

Henri le Diable : [dévisageant Jacques] Tiens donc, mais c'est à nouveau le ramasseur de champignons. Tu ne cherchais pas à m'espionner ?

Jacques : O-o-o-o-h ! Non-non ! Pas plus aujourd'hui qu'hi-qu'hier.

Henri le Diable : Ju-juré... pardon !... Juré ?

Jacques : Ju-juré. C'est Ma-ma... ma Madeline qui m'envoie chercher d'autres champi-pi... Il n'y en n'avait pas assez pour la sauce.

Jacques tourne la tête et aperçoit le visage d'Henri le Diable.

Jacques : Ça, ça alors ! Monsieur le Marquis, que faites-vous dehors, dans cet accoutrement ridicule ?

Henri le Diable : Je ne suis pas le marquis... ou plutôt si... je le suis... c'est l'autre qui ne l'est pas.

Jacques : Je n'entends goutte à votre babillage.

Henri le Diable : Vas-t'en, [prenant un air terrible] mais si tu dis à quiconque m'avoir vu ici, je te ferai passer le goût de la poule au pot.

Jacques : Je ne di-dirai rien, parce que je suis mu-muet de nai-naissance.

Henri le Diable : Or donc ?

Jacques : D'ailleurs, re-remarquez bien que vous n'en-n'entendez point mes pa-paroles.

Jacques se lance dans un monologue muet.

Henri le Diable : [riant haut et fort] C'est bon, file !

Henri lâche Jacques qui part ventre à terre. Il se cogne au duc de Sunderland, puis sort en se tenant la bouche d'une main, le crâne de l'autre.

Sunderland : Aoh ! Il va falloir bientôt installed road signs in the forest !

Narrateur : Il va falloir installer des feux de signalisations.

Henri le Diable : Monsieur, vous êtes chez moi... en quelque sorte... et je trouve

fort déplaisantes vos constantes incursions.

- Sunderland : [au narrateur] Version doublée ?
- Narrateur : Version doublée.
- Sunderland : J'en suis totalement désolé, mais... vous êtes le mari de la marquise.
- Henri le Diable : Je ne suis point le prétendument marquis Jean de Montrague, mais son frère Henri. Je suis né avant lui, le château, les terres et le titre sont donc miens.
- Sunderland : La marquise aussi.
- Henri le Diable : Ah non ! Il peut la garder !
- Sunderland : Monsieur, l'affaire est claire. Vous fûtes victime d'une abominable machination. Mon épée est vôtre.
- Henri le Diable : Merci ! Gardez-la. Nous agirons par ruse, comme il fit. Mais, vous-même, que faites-vous en ces lieux, pour vous étrangers.
- Sunderland : J'ai un grand défaut. Je tombe amoureux des belles femmes.
- Henri le Diable : Il n'y a là rien de fâcheux.
- Sunderland : Que si... surtout quand elles sont mariées. Passant un jour par ici, je tombai en arrêt devant une beauté inouïe.
- Henri le Diable : Qui donc, vous m'intéressez ?
- Sunderland : La marquise de Montrague.
- Henri le Diable : La marquise de Montrague ?
- Sunderland : En personne.
- Henri le Diable : Vous n'avez point de problème de vue ?
- Sunderland : Non, pourquoi ?
- Henri le Diable : Vous n'êtes pas sans savoir qu'il existe, depuis plusieurs siècles, des petits verres, placés sur une monture, le tout appelé lunettes ¹¹.
- Sunderland : Et alors ?
- Henri le Diable : Rien... je songeais à la marquise de Montrague.
- Sunderland : Vous croyez qu'elle a besoin de lunettes ?
- Henri le Diable : Elle, non...
- Sunderland : Je lui ai donc écrit quelques doux mots.
- Henri le Diable : C'est bien.

¹¹ On ne sait pas qui a inventé les lunettes, ni quand elles sont apparues sous leur forme actuelle. Leur existence est attestée, en Italie, dès le XIII^e siècle.

Sunderland : Hélas ! L'un d'eux se perdit.

Henri le Diable : Vous tombâtes amoureux de la marquise, mais, pour que la chose soit blâmable, encore eût-il fallu que vous conclussiez ?

Sunderland : Que je... ?

Henri le Diable : ... que vous conclussiez... que vous allassiez jusqu'au bout des choses.

Sunderland : Je l' avoue, Monsieur, « j'allassai ».

Le vicomte de Millepertuis entre fort pressé.

Le vicomte : Peste ! Il y a bientôt plus de monde dans ces bois que sur la place du village, un jour de marché.

Henri le Diable : Notre présence vous est-elle déplaisante ?

Le vicomte : Si fait. Je chasse, moi, Monsieur.

Sunderland : Les « tchampignonnes »... les champignons ?

Le vicomte : Non !... [Avec un regard concupiscent] La biche... si vous voyez ce que je veux dire.

Henri le Diable : [à Sunderland] Ce jean-foutre m'indispose. Si je reste, je vais le massacrer.

Henri le Diable sort excédé.

Sunderland : [au vicomte] Si je puis me permettre, vous devriez éviter d'importuner ce gentilhomme qui a le sang chaud.

Le vicomte : Vous, l'Anglais à l'accent intermittent, je ne vous ai point sonné.

Sunderland : Vous avez, Monsieur, l'art d'agacer les gens. Je pourrais bien, moi, vous sonner la tête.

Le vicomte : Sont-ce des menaces ?

Sunderland : S'en sont-ce.

Le vicomte : Voilà qui a le mérite d'être clair. Un instant, il me faut respirer un coup... pour me calmer. Je ne veux vous chercher querelle derechef. Une fois suffit.

Sunderland : [à part] Profitons-en. [Au vicomte] Savez-vous que vous n'êtes point sot ?

Le vicomte : Merci.

Sunderland : De plus, on ne saurait dire que vous avez l'esprit bouché.

Le vicomte : Vous ne m'insultez pas, puisque vous affirmez que je ne suis pas ce que vous insinuez. Nous sommes bien d'accord ?

Sunderland : Absolument. D'ailleurs, si je vous insultais, vous iriez jusqu'à me défier, car vous n'êtes pas un lâche.

Le vicomte : C'est vrai.

Sunderland : Il y a des garçons beaucoup plus couards que vous.

Le vicomte : Des quantités. Vous ne m'insultez toujours pas ?

Sunderland : Bien sûr que non. Il faudrait être complètement imbécile pour le croire.

Le vicomte : Voilà pourquoi je ne le crois pas.

Sunderland : Heureusement... Au fait, j'ai vu passer votre biche, là-bas, tout à l'heure.

Le vicomte : [excité] Ma biche ?

Sunderland : La vôtre, sans aucun doute.

Le vicomte : Que ne le disiez-vous tout de suite. Par là ?

Sunderland : Par là !

Le vicomte : Vous voudrez bien, Monsieur, me pardonner de vous quitter si tôt. La chasse m'appelle.

Le vicomte va pour sortir.

Le vicomte : [appelant] Geneviève... Heu... Ma biche... ma petite biche... Où es-tu ?... Viens vite vers ton petit Bertrand, qu'il puisse d'estoquer¹² tendrement.

Le vicomte sort. Il va en courant rejoindre la place du narrateur.

Scène 10 [Le duc de Sunderland, Geneviève, le vicomte]

Narrateur : Le fond du parc du château de Montrague. Ho ! Machiniste !... Nous ne sommes plus dans les Bois de Chers.

Le machiniste vient enlever l'arbrisseau sous l'œil perplexe de Sunderland.

¹² Frapper de la pointe [d'un bâton, d'un poignard, d'une épée... ou d'autre chose].

Narrateur : Voi-là ! Nous nous retrouvons donc sous les sombres frondaisons du fond du parc du château... Ça fait beaucoup de « du », ça ! Bref ! Nous y sommes... et moi, j'y vais.

Le narrateur va prendre la place du vicomte en coulisse, en chemin il se retourne vers Sunderland.

Narrateur : Au fait, le British ! Vous repassez en version originale.

Le duc de Sunderland se laisse tomber sur un siège.

Sunderland : I love the marchioness, I love, I love... Yes, but I'am de nouveau tired. I'am [prononcer le mot suivant à la française :] couving anaemia. I must sucing ¹³ a piece of iron... of fer. It's good for the anaemia.

Sunderland met le manche de sa dague dans sa bouche. Il l'enlèvera pour parler et la remettra aussitôt après.

Sunderland : Aoh ! It's funny.

Même jeu.

Sunderland : I will make a little « roupillonne ».

Sunderland s'étend et s'endort aussitôt. Geneviève entre, suivie du vicomte Bertrand

Geneviève : Vas-tu me laisser en paix, vilain sujet !

Le vicomte : Ma biche, je suis épris, je n'y puis rien.

Geneviève : Tu peux te calmer.

Le vicomte : Ma puissante nature m'en empêche.

Geneviève : Si tu ne la refroidis pas, tu auras un autre soufflet.

Le vicomte : Ose prétendre que ma flamme t'indiffère.

Geneviève : Je n'ai point dit ça.

Le vicomte : [émoustillé] Pour de bon ?

¹³ Mot inventé.

Geneviève : [éclatant de rire] Pour de bon, grand nigaud.
Le vicomte : Mais avant, tu...
Geneviève : Retourne à tes saines lectures pour mieux entendre l'esprit des filles.
Le vicomte : Tu m'estimais trop jeune pour toi.
Geneviève : À la longue, on doit pouvoir s'y faire.

Geneviève s'amuse à s'écarter de Bertrand qui cherche à la rejoindre.

Le vicomte : Viens ça que je...
Geneviève : Que tu... quoi ?
Le vicomte : Que je t'embrasse !
Geneviève : Sais-tu au moins comment l'on s'y prend ?
Le vicomte : Je ne suis point niais.

Bertrand se rue sur Geneviève qui s'enfuit en coulisse poursuivie par le vicomte.

Sunderland : [se réveillant] Aoh ! It's very [à la française :] contrariant. I cannot make my « roupillonne ».

Geneviève traverse la scène, d'une coulisse à l'autre, en courant et en riant. Ses habits sont légèrement en désordre. Elle est suivie du vicomte. Selon le génie de la metteur en scène, on peut aussi envisager qu'ils jouent avec le décor.

Geneviève : Cesse tout de suite, jeune paillard.
Le vicomte : Attends que je finisse ce que j'ai commencé.

Ils sortent ou ils se cachent.

Sunderland : What is that ? A revolution ?

Même jeu de Geneviève et du vicomte, dans l'autre sens. Les vêtements de Geneviève sont un peu plus en désordre.

Geneviève : [riant toujours] Arrête ! Quel tempérament tu as !

Le vicomte : Ne bouge plus que j'achève mon ouvrage.

Ils sortent ou ils se cachent.

Sunderland : I'm shoking ! It's a veritable « partiouze ».

Geneviève et le vicomte entrent [ou apparaissent] à nouveau.

Geneviève : Ouh ! Je perds le souffle.

Geneviève tombe aux pieds du Sunderland sans le voir. Le vicomte s'approche d'elle lentement et faussement menaçant.

Le vicomte : Geneviève, tu vas voir ce que tu vas voir.

Geneviève : [riant encore plus] Au secours ! Je suis perdue.

Sunderland se lève d'un bond.

Sunderland : [avec son accent anglais] Médème, ne craignez rien. Un duc de Sunderland a l'« habitioude » de défendre les ladies en détresse.

Le vicomte : Ah non ! L'Anglois !

Geneviève : [pleurant de rire] Je ne suis point en détresse.

Sunderland : My eyes voient ce quoi ils voient. [Au vicomte] My boy, vos manières ne sont pas d'un gentleman.

Le vicomte : Mais, il m'énerve, l'Anglois.

Geneviève : [se reprenant difficilement] Monsieur le Duc, ne vous mettez pas en peine.

Sunderland : I'm not dans le peine. You non plus apparently. You are rigoling.

Le vicomte : Je vais lui faire la peau, moi, à cet importun.

Geneviève : [à Sunderland] Monsieur, vous assistâtes à une scène d'amour... pas autre chose.

Sunderland : [très confus] Love story ?... Aoh ! I'm very embarrassed. Excuse me, I'm unpardonable. See you soon !

Sunderland sort, très vite, sur la pointe des pieds.

Geneviève : Voilà ! Nous sommes seuls.
Le vicomte : Si fait, mais la colère a éteint le reste.
Geneviève : Ho ! C'est déjà fini ?
Le vicomte : Je suis... je... Viens, je te reconduis au château.
Geneviève : Peut-être te rallumeras-tu en chemin ?
Le vicomte : Ne me tente pas.
Geneviève : Attrape-moi, si tu peux.

Geneviève sort en courant, suivie du vicomte qui dit la réplique suivante.

Le vicomte : Attends donc !... Attends, te dis-je !

Le vicomte rejoint la place du narrateur en disant la première réplique de la scène suivante.

Scène 11 [Madame de Montrague et le marquis]

Narrateur : Mesdames et Messieurs, la pièce que nous avons le plaisir et l'honneur de jouer ce soir devant vous est... comment dire ?... un peu compliquée. Nous sommes revenus dans le salon d'apparat du château de Montrague.

Le machiniste apporte le tapis et le fauteuil. Il ressort, le narrateur aussi.
Le marquis entre, très « grand seigneur », et s'assied dans le fauteuil.
Madame de Montrague entre. Elle passe derrière le marquis.

Mme de Montrague : Mon Dieu, mon ami, c'est terrible ! Une odeur fétide se dégage de votre fondement et vous émettez des pétarades fort déplaisantes.
Le marquis : Eût-il fallu, Madame, pour votre bon plaisir, que je pétasse en fa dièse plutôt qu'en sol bémol ?
Mme de Montrague : On dira donc que vous avez le vent en poupe, ce qui n'est point une plaisante façon d'entretenir la conversation pour un

gentilhomme.

Le marquis : La différence entre un gentilhomme et un manant est que l'un peut se soulager avec noblesse, tandis que l'autre ne procède que grossièrement. Pour ma part, cela vient probablement de cette tarte à la rhubarbe que Madeline nous servit hier.

Mme de Montrague : D'autant plus que vous en ingurgitâtes quatre grandes parts.

Le marquis : Qu'y puis-je si j'ai une passion pour la tarte à la rhubarbe ? De plus, je ne suis pas allé depuis un moment.

Mme de Montrague : Aller où ?

Le marquis : Là où l'on va tout seul.

Mme de Montrague : Sauf le Roi qui en fait toute une cérémonie.

Le marquis : Il est vrai. Comme vous le savez, j'eus moi-même l'insigne honneur, quand j'étais à la cour, d'être prié par sa Majesté d'assister à la royale défécation. Je dois avouer que le spectacle en valait la peine et que personne ne saurait effectuer une telle opération avec plus de grandeur que le Roi.

Mme de Montrague : Monsieur, je dois vous parler de notre fille.

Le marquis se lève d'un bond et reste bloqué. Il ne respire plus. Ses joues enflent.

Mme de Montrague : Elle n'est plus bonne pour le chevalier de Maisonnoire. Il faudra pourtant bien la marier... avec un riche parti... Monsieur mon époux, entendez-vous ce que je dis ?

Le marquis : ...

Mme de Montrague : Qu'avez-vous encore ?

Le marquis : [dans un souffle retenu] Il faut que j'aïlle, sinon je...

Mme de Montrague : Ah non, pas ici ! Allez, Monsieur, allez !

Le marquis sort en courant.

Mme de Montrague : Ce qui est fâcheux avec les hommes, c'est qu'ils n'ont aucune volonté.

Scène 12 [Mme de Montrague, le vicomte de Millepertuis, puis le marquis]

Entrée du vicomte Bertrand de Millepertuis. Il fait de longs moulinets avec son chapeau tout en entamant une révérence.

Le vicomte : Madame, vous me voyez fort honoré de me trouver en votre présence.

Le vicomte rate sa révérence et se retrouve assis par terre.

Mme de Montrague : [riant] Il n'est point nécessaire de vous jeter à mes pieds.

Le vicomte se relève et recommence ses moulinets.

Mme de Montrague : Il suffit, Monsieur, de déplacer de l'air. La température céans n'est pas si clémente.

Le vicomte : Marquise, je vous présente mes hommages, puisqu'êtes femme, d'une part, mon aînée, d'autre part.

Mme de Montrague : [vexée] Assurément. C'est sans doute le propre de la jeunesse de ne pas faire dans la dentelle.

Le vicomte : [au public] J'ai comme l'impression que l'affaire se présente assez mal. [À Mme de Montrague] J'ai pris la liberté de venir jusqu'à vous, bien que nos familles fussent en état de profonde fâcherie, due à la jalousie que vous inspire notre état comparé au vôtre.

Mme de Montrague : Vicomte, je ne vois point en quoi nous puissions être envieux de la situation de gens, certes bien nés, mais depuis moins de temps que les Montrague.

Le vicomte : Je tiens mon nom de Bertrand de Millepertuis qui s'illustra à la bataille d'Azincourt. Il y fut blessé au fondement en poursuivant un Anglois et mourut glorieusement d'épuisement de ne pouvoir ni s'asseoir, ni se coucher, par le fait qu'il ne tenait non plus sur le ventre en raison d'une puissante dysenterie chronique et fort douloureuse contractée après sa chute dans les douves du château. En outre, Marquise, pour peu que nous perdions notre temps à fouiller les archives, je suis persuadé que notre nom se verrait cité bien avant le vôtre..

Mme de Montrague : Monsieur, brisons là. La tournure que prend cette conversation est tout à fait déplaisante. Souffrez que je me retire.

Madame de Montrague sort très dignement.

Le vicomte : Peste ! La négociation est mal engagée. Que ces gens sont prétentieux !

Le marquis entre.

Le marquis : [à part] Ouf ! Cela va mieux. Quand la panse ne connaît point d'harmonie, tout le reste va à vau-l'eau. [Au vicomte, hautain] Monsieur, je vous salue.

Le vicomte : Monsieur, je fais de même.

Le marquis : Quel est donc l'objet de votre visite ?

Le vicomte : Je disais à Madame la Marquise qu'à la bataille d'Azincourt...

Le marquis : Votre bataille d'Azincourt, ne l'oublions pas, fut une terrible défaite pour le Roi de France, notamment à cause de ceux qui se retrouvèrent blessés par derrière.

Le vicomte : Il n'empêche, Monsieur, que vos ancêtres n'y étaient pas.

Le marquis : [très hautain] Mes ancêtres et moi-même, Monsieur, ne participons point aux défaites.

Le vicomte : Que voulez-vous insinuer par là ?

Le marquis : Ce qu'il me plaît.

Le vicomte : Pardonnez-moi, Marquis, je suis de tempérament fougueux et ne devrais pas vous importuner quand je viens vous adresser une demande de la plus haute importance. J'aime et je crois bien que je le suis de même.

Le marquis : Qu'y puis-je ? C'est chose naturelle à votre âge.

Le vicomte : L'ennui...

Le marquis : Si votre amour est déjà marqué par l'ennui, vous êtes mal parti.

Le vicomte : Je voulais dire... la difficulté...

Le marquis : Quand on se trouve dans votre état, il n'y a aucune difficulté qu'on ne puisse surmonter. C'est du moins ce que croient les jeunes écervelés.

Le vicomte : Tudieu, Monsieur, me laisserez-vous parler ?

Le marquis : Vicomte, vous voilà bien impertinent.

Le vicomte : Marquis, je ne puis tolérer que vous usiez d'un tel ton. Déjà, vous me traitâtes d'écervelé.

Le marquis : Si je vous traitâtes... traitasse... traitai de la sorte, ce n'est pas sans raison.

Le vicomte : Je ne puis le souffrir.

Le marquis : Eh bien, souffrez en silence et retirez-vous sur l'heure.

Le vicomte : Il ne saurait en être question et vous m'en rendrez raison sur le champ.

Le vicomte se met à fouiller ses poches fébrilement.

Le marquis : [ironique] Auriez-vous perdu quelque chose ?

Le vicomte : Mon gant, je ne le trouve pas, ce qui est fâcheux.

Le marquis : Et pourquoi ?

Le vicomte : Parce que, Monsieur, il va falloir que je vous soufflette à main nue, ce qui n'est point convenant.

Le marquis : Les manières font le rustre ou le gentilhomme.

Le vicomte : Fort juste, mais nécessité fait loi.

Le vicomte s'approche du marquis.

Le vicomte : Permettez et ne m'en tenez rigueur d'aucune façon.

Le vicomte gifle mollement le marquis.

Le marquis : [doucement] Aïe ! Morbleu ! Me voici donc offensé à mon tour.

Le vicomte : Il est vrai... et vous avez le choix des armes.

Le marquis : Vous êtes paltoquet, certes, mais jeunet et ne veux pas vous priver de la vie que vous avez devant vous. Disons... la rapière jusqu'à la première goutte de sang.

Le vicomte : Une goutte ne suffira pas à laver mon honneur que vous avez fort entaché.

Le marquis : Nous sommes seuls ici, vous et moi et je m'engage à n'en faire état à quiconque.

Le vicomte : Je n'ai point de rapière.

Le marquis fouille dans un coffre et en sort deux rapières. Le marquis donne une rapière au vicomte.

Le marquis : Or donc, jeune butor, en garde !

Le vicomte : Monsieur, ce fut une insulte de trop.

Le marquis et le vicomte se battent furieusement, mais drôlement. À la fin, le vicomte touche légèrement le marquis.

Le marquis : Ouille !

Le marquis relève sa manche et constate qu'une goutte de sang perle.

Le vicomte : [avec emphase] Monsieur, mon honneur est sauf. [D'un ton très détaché] Au fait... la requête qui me conduisit céans... Daignez, Monsieur, m'accorder la main de votre fille.

Le marquis : [perdant toute contenance] Quoi ? Filez d'ici avant que je ne vous extermine...

Le marquis se rue sur le vicomte qui s'enfuit. Celui-ci sort en courant et rejoint la place du narrateur. Le marquis reste sur scène.

Le marquis : [à la coulisse] Jean-foutre, gredin, fripon...

Le marquis fait trois pas vers le centre et se retourne.

Le marquis : ... foutriquet, trousse-pet ¹⁴, morveux..

Même jeu.

Le marquis : ... béjaune, blanc-bec, faraud... Heu !... Peste ! Mon répertoire s'arrête là.

Madame de Montrague entre.

Mme de Montrague : Mon Ami, quel est ce tintamarre ?`

Le marquis : C'est ce fat de vicomte de Millepertuis qui a eu l'audace de me demander la main de notre fille.

Mme de Montrague : [enchantée] Ah oui ?... Et alors ?

¹⁴ Léger anachronisme : ces deux mots n'apparaissent qu'à la fin du XVIIIe siècle.

Le marquis : Je l'ai jeté dehors de la plus belle façon.
Mme de Montrague : Vous déparlez ?
Le marquis : Pardon ?
Mme de Montrague : [furieuse] Un jeune homme bien fait de sa personne, promu à un bel avenir et surtout... riche comme il n'est pas permis, vous demande la main de votre fille et vous le jetez dehors ?
Le marquis : C'est un vaniteux.
Mme de Montrague : [insistant] Fortuné.
Le marquis : [réalisant soudain] Vertuchou ! Je n'y avais point songé.

Le marquis se rue par là où est sorti le vicomte.

Le marquis : Vicomte ! Cher jeune homme, attendez !... Revenez, je vous prie !

Le marquis sort. La marquise le suit. Elle dit la réplique suivante juste avant de sortir.

Mme de Montrague : Décidément, les hommes sont comme les coqs : gros ergots et petite cervelle.

Scène 13 [Tous, sauf Henri le Diable]

Narrateur : C'est fou comme le temps passe. [Se tournant vers le public] Quelle heure est-il ?... Pardon ?... Déjà ?... Fichtre ! Nous devons donc conclure au plus vite. Voyons... Comment allons-nous nous y prendre ?... L'auteur est habile pour nouer les intrigues. Mais après... débrouillez-vous. [Appelant] Que tous entrent en scène !

Tous les acteurs entrent et forment un tableau, Madeline et Jacques côte à côte. Celui-ci tient le poêlon et il touille la sauce. À certains moments, il se laisse distraire. Madeline le rappelle à l'ordre.

Narrateur : J'ai dit : tous. Il manque quelqu'un !

Geneviève : Qui donc ?

Narrateur : Henri le Diable.

Le marquis : C'est moi !

Frère René : [voix normale] Mais non ! Toi, tu es le marquis de Montrague.
[Entrant dans son personnage] Henri nous a quittés.

Sunderland : [montrant le marquis] C'est son brother qui l'a « estiourbi ».

Le marquis : Moi ?

Frère René : Nenni. Il nous a quittés... dans le sens qu'il est parti.

Mme de Montrague : Où ?

Frère René : Quand je lui ai rapporté la pauvre... comment dirais-je ?... l'opulence relative de Montrague, il a renoncé à recouvrir ses droits. Je dois le rejoindre à La Rochelle où nous embarquerons pour un monde nouveau. Il a néanmoins tenu à laisser un message, dont il m'a chargé... un message pour son frère.

Narrateur : Eh bien... dites-le !

Frère René : Je ne sais si j'ose.

Le marquis : Allez, mon bon... je m'attends à tout.

Madeline : [à Jacques] Touille !

Pendant la réplique suivante, le marquis enflera ses joues de colère.

Frère René : [pas rassuré du tout] Voici : « Monsieur mon Frère, vous êtes un larron qui mériterait que ses oreilles fussent coupées en pointe. Je m'en chargerai peut-être un jour. Pour l'heure, je me rends compte que la vie de château, minable comme le vôtre, n'est point pour moi. Je vous laisse donc dans votre état pitoyable. À ne point vous revoir de sitôt. Henri, marquis de Montrague. »

Le marquis : [étouffant de rage] Je vais... je vais...

Mme de Montrague : Eh bien, allez, Monsieur, nous avons l'habitude.

Le marquis : Ce n'est pas « c'la » ! Je vais l'étrangler.

Sunderland : Who do you wish « etrangled » ?

Le marquis : Ce brigand d'Henri.

Sunderland : He is out.

Narrateur : Il n'est plus là.

Le marquis : Je dois absolument étrangler quelqu'un.

Geneviève : Prenez l'Anglois ! Pour ce à quoi il sert.

Pendant les répliques suivantes, le marquis étrangle Sunderland. On entend de temps à autre les borborygmes de Sunderland.

Narrateur : Bien ! L'affaire Henri de Montrague étant réglée, passons à l'histoire d'amour.

Le narrateur rejoint les autres.

Madeline : [à Jacques] Si tu cesses encore de touiller, je... hou...

Mme de Montrague : Vicomte, le marquis a été injuste avec vous. Il avait mal pesé vos mérites qui sont... qui sont... fastueux... N'est-ce pas, mon époux ?

Le marquis : Ventrebleu ! Débrouillez-vous ! Je suis occupé.

Geneviève : Consent-il ?

Mme de Montrague : Il consent.

Le vicomte : Geneviève !

Geneviève : Bertrand !

Les deux jeunes gens courent l'un vers l'autre et se prennent la main tendrement. Ils restent bloqués. Le marquis lâche Sunderland.

Le marquis : Je ne puis. Quelque chose m'emplit du dedans qui m'ôte toute force.

Sunderland sort un mouchoir. Un papier tombe de sa poche. Il le ramasse.

Sunderland : [suffocant] Aoh ! What is that ?... The letter... in the pocket !

Le marquis : Qu'est-ce donc ?

Sunderland : Nothing... nothing...

Sunderland fourre la lettre dans sa bouche pour l'avalier.

Madeline : [à Jacques] Touille, te dis-je !

Le marquis : [se tenant le ventre] Jarnibleu ! Ça me reprend. Je dois aller.

Mme de Montrague : Eh bien, allez, Monsieur. Mais hâtez-vous, le rideau va se fermer.

RIDEAU

TABLE DES MATIÈRES

Scène 1 [Le narrateur, Henri le Diable, Frère René, le duc de Sunderland, Jacques].....	2
Scène 2 [Le narrateur, Geneviève de Montrague, le duc de Sunderland, le vicomte de Millepertuis et Jacques].....	9
Scène 3 [Le narrateur, Mme de Montrague, Jacques, Sunderland, puis le marquis].....	16
Scène 4 [Geneviève de Montrague, Madame de Montrague, Madeline].....	20
Scène 5 [Le marquis et Mme de Montrague, puis Jacques, puis Geneviève].....	24
Scène 6 [Madeline et Jacques, puis Frère René].....	30
Scène 7 [Mme de Montrague, Frère René, puis Jacques, Madeline, puis le marquis, puis Sunderland et le narrateur].....	35
Scène 8 [Geneviève de Montrague et le vicomte de Millepertuis, le duc de Sunderland, brièvement].....	48
Scène 9 [Henri le Diable, Jacques, le duc de Sunderland, le vicomte de Millepertuis].....	53
Scène 10 [Le duc de Sunderland, Geneviève, le vicomte].....	57
Scène 11 [Madame de Montrague et le marquis].....	61
Scène 12 [Mme de Montrague, le vicomte de Millepertuis, puis le marquis].....	62
Scène 13 [Tous, sauf Henri le Diable].....	67